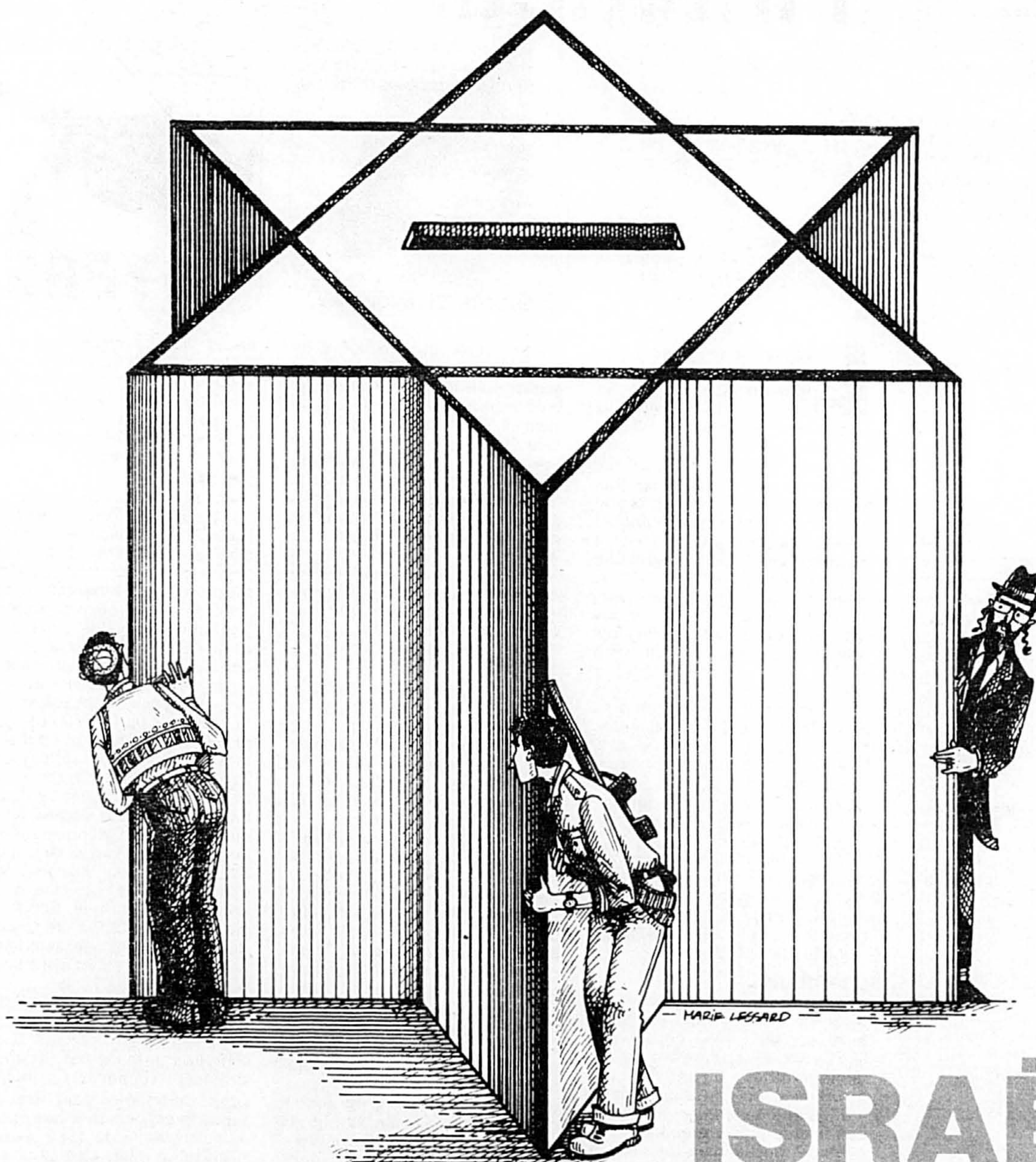


LA BIENNALE DE VENISE

pages 10 et 11



ISRAËL

L'ENJEU DU VOTE DE LUNDI

Pages 2 à 4

Destin

Ce n'est qu'un minuscule pays de 3,5 millions d'habitants sur un territoire 75 fois plus petit que celui du Québec et pourtant il attire actuellement l'attention du monde entier. Israël demeure un sujet de passion et de contradiction, symbole même du destin du peuple juif.

Les élections de lundi dans ce pays sont suivies avec beaucoup d'intérêt car elles surviennent à un moment où le peuple israélien dans son ensemble vit sa première crise de conscience profonde depuis la fondation du pays en 1948.

À travers les divers thèmes de la campagne électorale qui s'achève (économie, Liban, territoires occupés, terrorisme juif) se dessine, nous dit Christiane Berthiaume (pages 2 à 4) une véritable crise d'identité nationale. Le débat de fond est engagé sur la nature même de l'État juif: religieux ou laïc, nationaliste ou humaniste, fanatique ou libéral...?

Pour connaître un peu mieux l'étrange structure électorale dans laquelle se déroulent les débats de la démocratie israélienne, Julien Bauer, professeur de science politique, nous décrit en page 5 le curieux système électoral de ce pays... qui a 120 députés mais pas un seul comté.

Complément d'information sur Israël, les deux reportages de Robert Arnoux en pages 6 et 7 nous expliquent deux points de débats assez chauds actuellement: l'épineuse question des «Hébreux noirs» que le gouvernement voudrait bien expulser mais qu'il n'ose faire; puis, la vie dans les kibboutz où l'esprit pionnier est en train de céder «dangereusement» le terrain au plus classique et confortable esprit de famille.

De Vienne, Albert Juneau s'est intéressé à la question juive dans les pays de l'Est (page 8). Bien que l'holocauste ait supprimé 75 p. cent des Juifs dans les pays slaves, il reste encore environ 3 millions de Juifs en URSS. Quel est leur sort? L'antisionisme soviétique est-il une nouvelle formule de l'antisémitisme? Ces dernières années, les Juifs ont massivement quitté l'URSS, ceux qui restent ont tendance à s'assimiler.

Enfin, le hasard cette semaine faisant bien les choses, deux de nos chroniqueurs touchent, à leur façon, à la question juive: Jean Basile, en page 15, nous parle d'un livre du philosophe Vladimir Jankélévitch tandis que Claire Dutrisac en page 18 nous décrit le bel exemple de solidarité humaine qu'elle a constaté à l'hôpital juif Maimonides à Montréal.

La rédaction

L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



LANGUE

L'ayatollah communie

Pas toujours facile de prononcer correctement tous ces noms étrangers qui courent les bulletins d'information! Le premier ministre libanais qui devient Arachide Karamé, le secrétaire général des Nations unies, Perez de Cuillier, le chef de l'OLP qui a déjà été appelé Yes Sir Arafat. Ou la victime d'un récent kidnapping, le président bolivien Z'oiseaux. Le lecteur du bulletin, victime d'une faute de frappe, qui parle du président des Philippines, Ferdinand Macros. Il n'y a que Bernard Derome à ne jamais trébucher sur les noms étrangers, même les plus chinois. Entendu récemment un animateur de Radio-Canada parler d'une fête monstrueuse; il voulait dire une fête monstre. Et l'anglicisme libéral fédéral de la semaine (turnisme?): le nouveau ministre Bujold et les contraintes budgétaires.

RESTAURANT

L'Eau Vive

Il a contre lui ses prix élevés: des dizaines de milliers de lires; et son éloignement: Rome, piazza San Eustachio, tout près de la piazza Navona. Sa particularité: il est tenu par des religieuses. Des religieuses belges appartenant à un ordre dont la noble mission sur terre est précisément de faire la cuisine. Des plats venus des régions où les religieuses possédaient des maisons: Europe du nord, Amérique du Sud, Afrique, Sud-est asiatique. Dans un coin, seule indication que ces serveuses, laïques de tenue, étaient aussi des servantes du Seigneur: un lampion sous une statue. Pour le reste, c'était plutôt orgie romaine. Orgie gastronomique s'entend! Costume et cravate nécessaires. «Très Vatican» avait prévenu l'attaché d'ambassade. Pour déguster les meilleures recettes venues du tiers monde, des chanoines entrelardés et des évêques farcis. Et, impossible à rater, un étincelant cardinal en grand appareil, entouré de sa cour, qui dinait, comme c'est amusant! d'un homard. A l'extérieur, une limousine du Vatican attendait son homme en rouge. Plaque minéralogique: les lettres SCV suivies d'un numéro. Des lettres que les Romains narquois ont depuis longtemps interprétées comme signifiant «Si le Christ te voyait!»

À LA TÉLÉ

Dix sur dix

Oui, score parfait pour Sept sur Sept, une émission de la télé française, diffusée le samedi sur la chaîne 99. Une revue de l'actualité de la semaine et les commentaires d'une personnalité qui n'est pas spécialiste de l'information — ça nous change. L'invité peut tout aussi bien être un ecclésiastique ou un écrivain qu'un chanteur populaire ou un homme politique. Formule simple et efficace qui pourrait être reprise ici. Qui n'aimerait pas voir, par exemple, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Rivard ou Jean Garon commenter l'événement?

PROMENADE

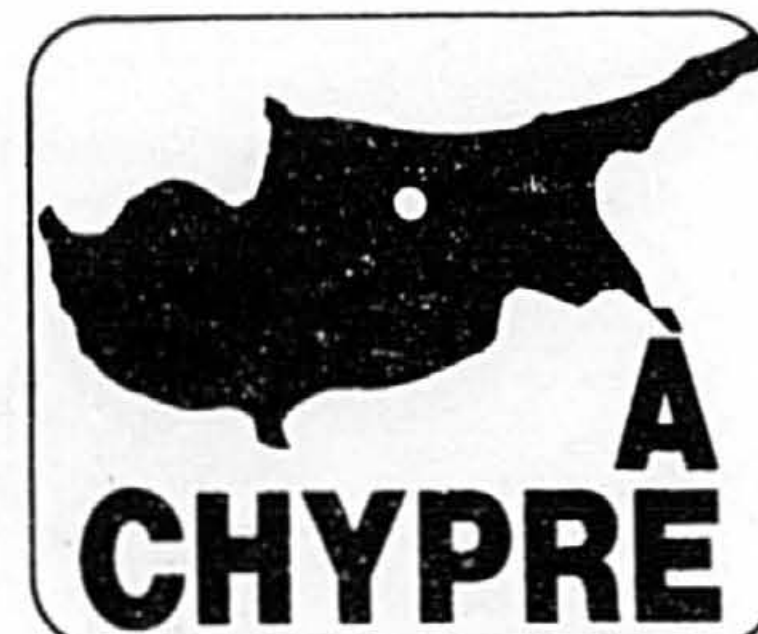
Tour de l'Horloge

L'écrasante chaleur humide de dimanche dernier devait être combattue coûte que coûte. Mais 3,50\$ pour les célébrations du Vieux Port, le goût n'y était pas, même si Michel Louvain chantait. À l'extrémité du quai Victoria, qui s'avance hardiment dans le fleuve, la tour de l'Horloge. Quelques privilégiés y sont venus prendre la fraîche du soir. La vue est grandiose. Le pont Jacques-Cartier propose sa plus belle image. La ville à gauche et l'île Sainte-Hélène à droite. Sous une arche du pont, la grande roue illuminée de La Ronde. Un voilier (il fallait s'y attendre) glisse dans le courant, tous feux éteints. Soudain, des pétards! Mais qui leur a dit que nous étions là? Il y a feu d'artifice sur l'île du plaisir. Nous sommes comblés. Le pont est transpercé de lumière; le rayon vert d'un laser l'effleure. Quelqu'un le compare au pont de Brooklyn; un autre, sans doute emporté par l'esprit des fêtes 1534-1984, se met à chanter «O Jacques Cartier, ton pont est ceint de fleurons glorieux». □

Israël: l'ennemi qui vient de l'intérieur



Christiane Berthiaume



La scène se passe à une réunion d'archéologie. La tension monte entre les participants «religieux» et «laïcs». Archéologues et religieux ne s'entendent pas depuis quelque temps. Ces derniers accusent les premiers de désacraliser les lieux saints du judaïsme. À bout de patience, Yigal Yadin, l'ancien premier ministre adjoint sous le gouvernement Begin qui vient tout juste de décevoir, s'écrie: «Mais, enfin, nous ne sommes pas dans un État théocratique que je sache.» Un religieux se penche alors vers lui et lui dit doucement: «Pas encore... mais qui sait? Avec la grâce de Dieu.»

Certes, Israël n'en est pas à sa première crise de conscience. Mais, à la veille de porter à la Knesset le 11e gouvernement du pays, Israël vit à 36 ans sa plus importante crise d'identité nationale. L'enjeu ne se résume pas seulement à porter au pouvoir le Likoud ou les travaillistes mais à dessiner l'avenir du pays, à décider si Israël deviendra un pays religieux ou laïc, nationaliste ou humaniste, juif ou démocratique, fanatique ou libéral, etc.

La cohue

Les pionniers se retournent dans leur tombe, leurs petits-enfants sur terre n'en croient pas leurs yeux. Il se passe des choses inimaginables. Un membre du mouvement La paix maintenant a été tué au cours d'une manifestation contre la guerre au Liban. La grenade lancée dans la foule a blessé aussi neuf personnes. On se tire sur nous-mêmes? Impensable. Inimaginable. Cela ne s'était pas vu depuis les premiers balbutiements du pays.

Il y a quelques années, La paix maintenant aurait présenté un mouvement de masse, reléguant la minorité des idéologues dans l'ombre. Mais sa contribution principale de nos jours n'est plus que de préserver une image positive

d'Israël à l'étranger (dans le style: il y a bien des choses avec lesquelles nous ne sommes pas d'accord chez vous. Mais, heureusement, il y a Shalom Arshav). En deux élections, le Likoud a donné leurs lettres de noblesse aux idéologues, faisant basculer le pays du camp des progressistes à celui des réactionnaires, notent les vieux de la vieille. En d'autres termes, on peut souhaiter (rien n'est encore perdu) que l'esprit de Shalom Arshav l'emportera. Mais, il faut bien dire que jusqu'à présent il ne représente pas la majorité. Peut-être le sort des élections en décidera-t-il autrement?

Mais, les jeux sont serrés. La division du pays tout autant. Les deux principales formations sont nez à nez avec neuf sièges de différence seulement en faveur des travaillistes qui en perdent à mesure que la date fatidique des élections du 23 juillet approche.

Aux dernières élections (1981), le Parti travailliste était parti gagnant. Mais l'opération bombardement de la centrale nucléaire d'Iraq avait permis à Menahem Begin de reprendre vite de l'avance sur M. Peres. Cette fois, M. Shamir n'a rien eu à faire de spectaculaire pour rattraper son retard.

Pourtant, les jeux sont faits, tout va mal: dissension interne, hostilité arabe, Syrie plus forte que jamais, borborygmes au Liban, détérioration des relations avec l'Égypte, terrorisme à la maison et surtout détérioration morale. Vingt-six partis politiques pour 3,4 millions d'habitants — un record dans l'histoire d'Israël — c'est pourtant dire l'étendue du mécontentement. Tout devrait en principe jouer contre le Likoud de M. Shamir.

Mais voilà: l'inflation de 400 p. cent et les perspectives de paix, dans lesquels les deux partis ont trempé plus ou moins leurs mains sales, sont devenus de tels sujets à prendre avec des pincettes que c'est à peine si les formations poli-

tiques les ont effleurés pendant cette campagne électorale. Ils provoquent un tel flot de passions que plus personne ne se reconnaît, ne sait où il s'en va et si l'ennemi ne se trouve pas maintenant à l'intérieur des frontières.

La crise

La crise de conscience remonte à la guerre au Liban. «L'opération Galilée», l'opération nettoyage de l'OLP au Sud-Liban a d'abord soulevé l'enthousiasme général. Même le Parti travailliste a voté avec le gouvernement Begin à l'époque. Mais, les choses ont commencé à se gâter avec l'encerclement de Beyrouth pour se détériorer complètement avec les massacres des camps palestiniens de Sabra et de Chatilla. Le moral maintenant au plus bas. Le taux de mortalité est élevé: 585 morts. Sans compter les blessés: 3049. Les soldats sont repliés au Sud-Liban au sein d'une population qui manifeste quotidiennement son hostilité et sans l'appui de la population à la maison. Vietnam... Vietnam... murmure-t-on. Une guerre pour rien ou presque. Échec cuisant. Certes, l'OLP a été chassée du Liban, est plus que jamais affaiblie et son chef est en exil à l'autre bout du monde. À Tunis.

Mais les chrétiens du Liban n'ont pas pris le contrôle du pays comme l'aurait souhaité Israël. Pire. Pour ménager les Syriens, le président Gemayel a annulé le projet de traité de paix. Résultat? La Syrie est plus forte que jamais. «La campagne de 1982 avait sa justification. Mais était-ce une raison de lancer une guerre tout azimut?... Les bombardements de Beyrouth auraient dû glacer le sang dans les veines de tout le monde. Cela n'a pas dérangé les supporters du Likoud. Ils ne se sont pas demandé si la destruction pouvait être excessive», écrivait le journaliste David Krivine, dans le *Jerusalem Post*, en avril dernier.

En fond de scène, la percée inquiétante des «clandestins»

a montré davantage de civilité que de virilité envers les terroristes juifs en adoptant une politique de deux poids deux mesures. Pour un Palestinien qui écope de 20 ans de prison pour avoir jeté des pierres à des soldats israéliens, un terroriste juif est condamné à 10 ans de prison. On préfère utiliser le terme de «mouvement clandestin» plutôt que celui de «terrorisme».

C'est que maintenant, on ne tourne plus autour du pot. On pose la question ouvertement: «Est-ce que nous annexons, oui ou non, une fois pour toutes, les territoires occupés de la rive ouest du Jourdain et de la bande de Gaza. Est-ce que nous nous retirons du Liban ou si nous occupons définitivement et créons notre «rive nord»? Pour certains, l'annexion constitue un danger pour l'avenir

démocratique de l'État. Pour d'autres, abandonner les provinces bibliques de Judée et de Samarie menace l'essence même du sionisme.

Territoires libérés contre territoires occupés

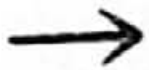
1980: Eilon Moreh. Un point de peuplement en Cisjordanie à quelques kilomètres de la ville arabe de Naplouse. La jeune femme qui me parle, en faisant manger son bébé qu'elle a nommé du nom biblique de la région, Samarie, vit dans une roulotte. Il y en a à peu près une quinzaine. Il est midi. Les hommes sont absents. Les 112 points de peuplement sont presque tous des dortoirs du pays. Les gens n'y font que dormir. Ils travaillent, font leurs achats, étudient,

s'amusent à Jérusalem ou à Tel-Aviv. Elle, et tous les habitants des autres points de peuplement que j'ai visités ces dernières années, vivent sur une autre planète que les Arabes de la région. Ils ne leur parlent pas. Ne les voient pas. Ce sont deux mondes à part. Les Arabes? Mon interlocutrice ne les déteste pas. Elle se défend d'être une extrémiste. Seulement, depuis quatre ans, sa position a attiré de plus en plus de sympathisants. «Pas question d'abandonner les provinces bibliques de la Judée et de la Samarie, dit-elle. Elles nous appartiennent. Si nous reculons ici, nous devons aussi reculer à Haïfa, en Galilée, etc. Que deviendra alors le sionisme? Ils peuvent bien rester ici. Mais, ils devront reconnaître que nous sommes les maîtres. Ils peuvent très bien pren-

dre la nationalité israélienne. Je n'ai pas d'objection.»

Mais, faisons le compte. 800 000 Arabes sur la rive ouest. 450 000 dans la bande de Gaza. 700 000 en Israël ou la population juive est de 3,4 millions. Avec un taux de natalité plus élevé chez les Arabes que chez les Juifs, en quelle année Israël deviendra-t-il l'Afrique du Sud du Proche-Orient? Où en sera alors la démocratie israélienne?

Le rabbin Meir Kahane, du parti d'extrême droite Kach, posait la question encore plus crûment l'autre jour à la radio: «Israël sera-t-il un pays juif ou démocratique? Le sionisme n'est pas un concept démocratique. Un État sioniste est juif par définition. Alors qu'est-ce qui arrive des Arabes? Qu'est-ce qui arrive si les Arabes deviennent



Le consensus national n'a pas résisté non plus au choc du terrorisme juif. Des sondages montrent que jusqu'à 32 p. cent de la population est sympathique au mouvement T.N.T. (Terreur contre terreur) et qu'il y a plus d'extrémistes que jamais en Israël.

Juin 80: Des bombes posées dans les voitures des maires de Ramallah et de Naplouse sautent. Les deux hommes sont grièvement blessés. L'un perd ses jambes.

1983: Des Israéliens ouvrent le feu sur des étudiants du collège islamique de Hébron, tuent 3 étudiants et en blessent 33.

Janvier dernier: Des bombes sont trouvées près des mosquées du dôme du Rocher et de Al Aqsa au cœur de Jérusalem.

Avril dernier: 27 personnes sont arrêtées et accusées de comploter pour faire sauter 5 autobus arabes de la rive ouest du Jourdain à l'heure de pointe. Ces dernières arrestations ont permis de remonter la filière jusqu'aux attentats contre les maires. Le Shin Bet (Service de sécurité interne) a enfin infiltré le Gush Emunim, mouvement extrémiste juif pour l'annexion des territoires conquis en 1967. Il y aura mis du temps.

Mais le gouvernement du Likoud



Une question épineuse pour le nouveau gouvernement: les établissements en territoire occupé. On voit ici un groupe d'ultra-nationalistes qui viennent d'établir en vitesse un nouveau point de peuplement pour mettre le futur gouvernement devant le fait accompli avant la date du 23 juillet.

plus

éditeur
Roger D. Landry
éditeur adjoint
Réal Pelletier
chef des chroniques
Manon Chevalier
secrétaire de rédaction
Roch Côté
collaborateurs
au Québec

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio
Alain Borgognon
Maurizia Binda
Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Claire Dutrisac
Charlotte Fauteux
Andrée Ferretti
Pierre Godin
Serge Grenier
Gérard Lambert
Adèle Lauzon
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Pol Martin
Simone Piuze
Pierre Racine
Georges Schwartz
René Viau

Ottawa
Toronto
Calgary
Vancouver
New York
Managua
San Salvador
Paris
Rome
Bruxelles
Chypre
Vienne
Tokyo
Taiwan

Michel Vastei
Patricia Dumas
Diane Hill
Daniel Raunet
Trevor Rowe
Jacques Lemieux
Edith Coron
Jean-François Lisée
Jean Lapierre
Claude Moniquet
Robert Pouliot
Albert Juneau
Huguette Laprise
Jules Nadeau

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse, de l'agence Inter Presse Service et de Reporters associés.

publicité

générale:
Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

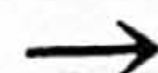
Le magazine PLUS est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil d'administration
Roger D. Landry

responsable des cahiers spéciaux
Manon Chevalier
secrétariat
Micheline Perron

Tél.: (514) 285-7319

Obsessions: l'inflation, le Liban, l'avenir...



la majorité en Israël? Auront-ils des droits? Dans une démocratie, peu importe qui forme la majorité. Dans un Israël démocratique, si ce sont les Arabes un jour, le pays deviendra alors un État arabe. Mais comme le sionisme dit que cela doit être un État juif... où sont donc tous ces démocrates qui se disent aussi sionistes? C'est une contradiction. Pour décrire le climat actuel, il ajoutait: «C'est une contradiction qui terrifie ceux qui refusent d'y faire face.» Pour régler ce dilemme, le rabbin Kahane préconise l'évacuation pure et simple des Arabes d'Israël et des territoires occupés. Les sondages estiment que le Kach récoltera un siège ou deux aux élections. Unis dans leur désir d'annexer la rive ouest du Jourdain, quel qu'en soit le prix, les colons sont divisés sur le sort à réserver aux Arabes.

Mais, étant donné qu'ils ont retiré leur appui au Likoud le jour où le gouvernement Begin a démantelé les points de peuplement du Sinaï pour rendre ce dernier à l'Égypte, on peut supposer que leurs votes iront aux petits partis d'extrême droite comme celui du rabbin Kahane. On peut aussi estimer qu'avec le départ de leur enfant chéri, M. Menahem Begin, brisé psychologiquement par la mort de sa femme et l'échec de la guerre au Liban, les Juifs orientaux seront tentés de voter pour les partis qui préconisent l'annexion des territoires. N'y ont-ils pas intérêt? Avec les 90 000 Arabes des territoires qui viennent chaque jour travailler en Israël et font le dirty work à leur place, pas question de revenir en arrière.

C'est entre autres sous le gouvernement travailliste que fut établi le très controversé point de peuplement de Kyriat Arba qui surplombe la ville d'Hébron. Il fut créé par des extrémistes religieux réclamant le droit d'habiter dans les anciennes maisons appartenant au début du siècle à des familles juives de la ville.

Le projet des travaillistes n'est pas de rendre les territoires occupés. Ils sont prêts seulement à en partager la juridiction avec la Jordanie dans des frontières modifiées par rapport à celles de 1967.

Mais le Likoud, de son côté, prépare l'annexion pure et simple.

Entre deux maux, les Palestiniens souhaiteraient cette fois que le moindre prenne le pouvoir quoique les Arabes en Israël voteront probablement comme toujours pour le Hadash (parti communiste, populaire non à cause de son idéologie mais parce qu'on y trouve des députés arabes) ou encore pour un nouveau parti, la Liste progressive pour la Paix qui est formée de Juifs et d'Arabes préconisant la création d'un État palestinien à côté d'Israël et la reconnaissance de l'OLP comme représentant des Palestiniens.

Le comité des élections au début de la campagne avait banni ce parti ainsi que celui du rabbin Kahane pour leur radicalisme. Mais la Cour suprême a renversé la décision du comité.

Avec des sondages qui montrent que peut-être 43 p. cent de la population est prête à un accord avec la Jordanie en échange d'une partie des territoires mais que maintenant 41 p. cent est contre, peut-on s'étonner que le Parti travailliste ait mis une sourdine à sa politique? D'autant plus que la publicité du Likoud dans les journaux montre Yasser Arafat et dit: «Il veut les travaillistes.»

L'économie

L'économie aurait pu être la grande planche de salut des travaillistes. Mais avec une situation qui était déjà détériorée sous les Golda Meir et Ytzac Rabin, on se demande maintenant qui vient en premier de l'œuf ou de la poule. La seule chose sûre, c'est qu'elle a continué à se détériorer sous le Likoud.

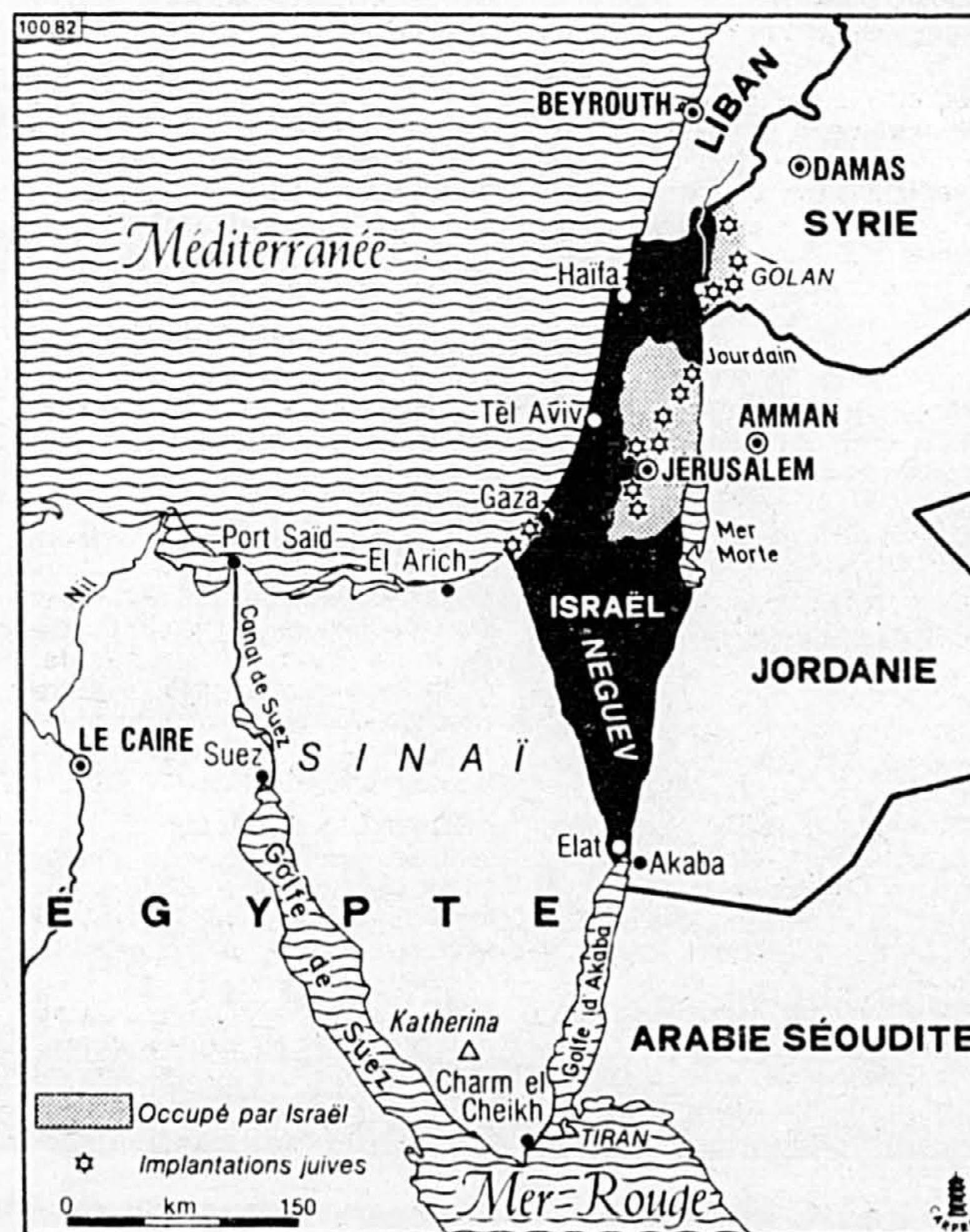
Les chiffres parlent d'eux-mêmes: 400 p. cent d'inflation. Le taux le plus élevé au monde. Les taxes directes et indirectes constituent 53 p. cent du produit national brut et ce n'est toujours pas suffisant pour payer l'armement, les dépenses dans les territoires occupés et la guerre au Liban. Depuis 1948 les États-Unis ont donné plus de 28 milliards US à Israël. Les Israéliens commencent de plus en plus à remettre en question leur dépendance vis-à-vis de Washington. Malgré cela, Israël a le taux d'endettement par habitant le plus élevé au monde, soit 5 350 \$ US, alors qu'il est de 1 540 \$ en Argentine.

Cette campagne électorale a été marquée par un nombre extraordinaire de grèves, les gens se plaignant de salaires insuffisants pour rattraper l'augmentation phénoménale des prix.

Le dernier facteur de détérioration se trouve au Liban. Maintenir 24 000 soldats au Liban au coût improductif de 1,2 million par jour a fait dramatiquement monter l'inflation.

À ce point-ci on peut toujours parier que si les travaillistes l'emportent le 23 juillet, ce sera sûrement à cause de leur politique au Liban et des possibles répercussions économiques. M. Peres a promis de ramener les boys à la maison dans les 100 jours qui suivront son éventuelle élection et de revenir à la situation d'avant juin 1982.

La crise économique est peut-être sérieuse mais pâle à comparer à la crise politique. Quoi qu'il en soit, ce sont les questions économiques qui ont toujours décidé en fin de compte du sort des élections en Israël.



Les étoiles indiquent les lieux d'implantation de colonies juives en territoire occupé. On compte actuellement 112 «points de peuplement».



Julien Bauer

LE SYSTÈME ÉLECTORAL ISRAËLIEN: Super démocratique ou ingouvernable?

Le système électoral israélien présente des caractéristiques originales qui en font un modèle de démocratie représentative et un cauchemar pour les gouvernants.

Les 120 députés sont élus au suffrage universel pour une période de quatre ans. Contrairement à ce que nous connaissons au Canada, les électeurs ne choisissent pas le représentant d'un comté mais votent, dans tout le pays, pour une des listes concurrentes. En effet la circonscription électorale est à la grandeur du pays. C'est dans tout le pays que chaque parti présente une liste de 120 candidats pour les sièges à pourvoir. Il suffit d'obtenir un pour cent des voix de l'électorat pour avoir un député à la Knesset, le parlement israélien.

Cette règle du 1 p. cent est sans doute ce qu'il y a de plus proche de la démocratie: un groupe, aussi petit soit-il, peut être représenté au parlement à la condition de rassembler un p. cent des voix. Un tel système n'aide pas à la formation de gouvernements forts. Appliqué au Canada, il obligerait le Parti libéral fédéral à partager le pouvoir avec le N.P.D. et le P.Q. avec l'Union Nationale.

Qui sait si le parti Rhinocéros n'aurait pas obtenu un pour cent du suffrage et serait représenté au Parlement! Le premier ministre désigné d'Israël est, lui, obligé de passer un accord de coalition avec plusieurs petits partis.

Aucun parti n'ayant dépassé 50 p. cent des voix, aucun parti ne dépasse 50 p. cent des sièges. Le parti qui a obtenu les meilleurs résultats doit donc négocier une coalition avec divers petits partis pour obtenir au moins 61 sièges sur 120 et, si possible, 65 à 70 pour se prémunir contre les «surprises». Pratiquement, c'est autour d'un des deux grands partis, les Travailleurs et les Conservateurs (le Likoud) que se constitue la coalition. Les petits partis sont indispensables pour le fonctionnement du système. Cela leur donne beaucoup de pouvoir mais cela permet également aux opinions minoritaires

d'avoir une chance de participer aux décisions.

Le leader du parti qui a obtenu le plus de voix est appelé par le président à former le gouvernement. Suit alors une période de tractations avec les petits partis pour coordonner les programmes politiques et répartir les ministères. Le premier ministre désigné se présente à la Knesset pour recevoir un vote de confiance.

Le premier ministre ne peut pas choisir seul la date des élections: pour avancer les élections il faut soit que le gouvernement, y compris les petits partis qui en sont membres, démissionne soit qu'il soit renversé par la Knesset. Les prochaines élections auraient dû se dérouler en juin 1985; elles ont été avancées d'un an, contre le vœu du premier ministre, car un petit parti de la coalition a décidé de voter avec l'opposition pour imposer une nouvelle date.

Par contre, le premier ministre d'Israël n'a pas à craindre des élections partielles: il n'y en a pas. En cas de démission ou de mort, le député manquant est remplacé par le premier sur la liste des candidats de son parti qui n'a pas été élu. Si un parti a dix députés et qu'un de ces dix meurt ou démissionne, il est automatiquement remplacé par le onzième de la liste et ainsi de suite.

Les grands partis...

Les deux grands partis qui se font face, les Travailleurs et les Conservateurs, sont eux-mêmes issus d'un rapprochement entre plusieurs partis: un socialiste et un marxiste pour les Travailleurs, un nationaliste et un libéral pour les Conservateurs. Avant même de penser à prendre le pouvoir et à passer un accord de coalition, il leur faut présenter une liste à l'électorat.

Pour les candidats, l'emplacement sur la liste est capital. En effet la liste comprend des postes «sûrs», ceux que les sondages et les élections antérieures garantissent au parti, des postes probables, en cas de stabilité ou de légère avance, des postes possibles, en cas de victoire remarquable et des postes honorifiques

dont tout le monde sait que les titulaires n'entreront pas à la Knesset. Ainsi si un parti peut compter sur 10 p. cent des voix, il aura 12 sièges au Parlement. Les dix premiers sont considérés comme «sûrs», les onzième et douzième comme probables, les treizième et quatorzième comme possibles en cas de grand succès, les suivants comme honorifiques. Dans chaque parti, les candidats essayent naturellement d'être en haut de liste.

Chaque parti procède à l'établissement de la liste électorale selon une procédure qui lui est propre. Par exemple, le Parti travailliste a décidé de remettre le choix final à un groupe de quatre: Perès, le leader du parti, Navon, l'ancien président de l'État, Rabin, ancien premier ministre, et Bar Lev, secrétaire général du parti. Ces quatre sages ont dû tenir compte des recommandations des membres du parti, des pressions des divers groupes (femmes, jeunes, minorités...), des accords entre les diverses composantes du parti (socialiste et marxiste) sans oublier les attentes de l'opinion publique et leurs propres intérêts. Ils ont commencé par se donner les quatre premières places puis ont établi la liste qui sera présentée aux électeurs.

Au parti conservateur, ce sont les comités centraux des deux branches, le Likoud nationaliste et les Libéraux, qui ont choisi l'ordre de leurs candidats respectifs. C'est ensuite le premier ministre Shamir qui a dressé la liste finale selon les décisions des deux comités centraux.

Les petits partis

Si deux partis peuvent espérer être le centre de la prochaine coalition gouvernementale, ils doivent tenir compte des petits partis. Et ceux-ci ne manquent pas! En 1981 pas moins de 31 partis se sont présentés au suffrage dont 9 ont franchi la barre du 1 p. cent. En 1984, 26 partis se sont présentés. De ces 26, la moitié a peu de chance d'avoir ne serait-ce qu'un seul élu.

Le comité des élections de la Knesset juge de la validité des listes aux élections. Traditionnelle-

ment n'importe qui peut se présenter au nom de n'importe quoi, comme le Rassemblement des Immigrants d'Inde ou la liste pour la suppression de l'impôt sur le revenu! En juin 1984, le Comité a refusé à deux listes le droit de se présenter, estimant qu'elles mettaient en danger le système démocratique. L'une est un front pour l'OLP — c'est un des extrêmes de la démocratie israélienne: que l'on pense à un parti pro-israélien dans un quelconque pays arabe ou à un parti pro-iranien en Irak... —, l'autre un mouvement préconisant l'expulsion des Arabes. Les deux listes ont fait appel à la Cour suprême qui leur a donné raison et les a autorisées à se présenter. Les électeurs israéliens auront ainsi un éventail d'options depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche.

Parmi les petits partis, deux jouent un rôle particulier: les partis religieux. Ils regroupent de 10 à 15 p. cent des voix alors que les croyants-pratiquants sont environ un tiers de la population. À la fois pour des raisons parlementaires (avoir la majorité) et politiques (tenir compte d'un courant d'opinion qui dépasse le poids électoral des partis religieux), ces partis jouent un rôle charnière. Ils ont épaulé les travaillistes pendant vingt-neuf ans puis depuis 1977 se sont alliés au Likoud. Quel que soit le résultat des élections, les deux grands partis courtiseront les partis religieux. Le Parti travailliste part avec un handicap: les gaffes répétées de son leader et de quelques-uns de ses députés qui ne perçoivent pas ce qui tient à cœur d'un tiers de la population.

La tentation pour les hommes politiques qui ne montent pas assez vite, à leur goût, dans les rangs d'un parti, est d'en former un nouveau qui serait une troisième force entre Travailleurs et Conservateurs. Cette année, c'est le Yahad d'Ezer Weizman, ancien ministre, dont le rêve est d'être indispensable à toute coalition comme premier des petits partis et dont la réalité sera sans doute d'être le leader d'un petit parti

conçu pour les élections de 1984 et sans avenir.

La tentation est encore plus grande pour des hommes politiques déçus ou pour des individus qui veulent se faire connaître sans passer par la discipline des partis de présenter des listes «individuelles», la publicité se faisant uniquement sur la personnalité du premier candidat. C'est ainsi que trois anciens députés, Ben Porat, Eliav, et Horowitz, se présentent seuls.

Les électeurs israéliens présents en Israël le 23 juillet (ceux à l'étranger comme les diplomates, les touristes, etc., ne votent pas à la seule exception des marins), auront donc le choix entre deux grands partis, une demi-douzaine de petits et plus de dix listes individuelles, folkloriques ou ne représentant que des groupuscules.

Et demain?

Que vont faire les électeurs israéliens? Vont-ils continuer la tendance qui les pousse à renforcer les deux grands partis ou, au contraire, va-t-on assister à une recrudescence des petits partis? Les divers groupes vont-ils voter pour le petit parti le plus proche d'eux ou pour un des grands? Les citoyens arabes vont-ils voter pour des partis extrémistes, comme le parti communiste, ou voter utile, ce que beaucoup ont fait en 1981 en votant travailliste?

Les récents sondages d'opinion donnent plus de voix aux travaillistes qu'aux conservateurs. Si cette tendance se confirme le soir du 23 juillet, le leader travailliste, Shimon Peres, sera appelé à former le gouvernement. Si c'est le Likoud qui gagne, Shamir redeviendra Premier ministre. Une troisième possibilité, qui ne s'est jamais présentée, est pour la première fois envisageable: que le parti qui a le plus de voix ne trouve pas assez d'appuis pour diriger la coalition gouvernementale. Cela pourrait se produire si le Parti travailliste n'a que quelques députés de plus que le Likoud mais que les petits partis refusent de le soutenir et lui préfèrent le Likoud. Dans ce cas, Peres annoncerait au président qu'il n'a pas réussi à réunir une majorité et Shamir serait invité à essayer de former le gouvernement. On peut imaginer les remous qu'une telle situation causerait.

Une chose est certaine: les deux grands partis vont essayer de rendre la démocratie plus efficace. Sans aller jusqu'à bouleverser le système électoral, ils vont tenter de changer la règle du 1 p. cent et d'augmenter la barre pour obtenir un siège de député à 2 ou 3 p. cent. Cette modification, en apparence minime, limiterait les partis marginaux et donnerait plus de facilité au parti vainqueur de former le gouvernement.

Kibboutz: les pionniers saisis par l'esprit de famille

Robert Arnoux

À
TEL-AVIV



Derrière les barbelés, sous le regard des miradors, la vie s'écoule, paisible et presque monotone. Le long du Jourdain, l'érosion met à jour de vieilles mines, enterrées là voici dix ou quinze ans: on les voit affleurer, tétines rouillées et toujours menaçantes. Les patrouilles de nuit n'ont pas une seule fois relâché leur vigilance, mais il y a bien longtemps qu'on ne tire plus. Les derniers *fedayin* infiltrés ont été abattus en 73. Je me souviens d'avoir vu leurs corps, entassés sur un tombereau, à l'aube, devant la porte des cuisines. Depuis, c'est la paix. La paix armée et vigilante, la paix à laquelle on ne veut jamais croire trop longtemps.

À Neveh Ur, dont les champs jouxtent la frontière jordanienne, on ne meurt plus de mort violente. La dernière victime des bombardements est enterrée depuis longtemps. C'était une femme que les canons avaient surprise au milieu d'un champ de coton. À Neveh Ur pourtant, même au plus fort des attaques terroristes, on vivait, on travaillait, comme si de rien n'était: on labourait les champs en tracteur blindé, on pêchait les carpes, dans les viviers, sous la protection des auto-mitrailleuses de l'armée, on dressait l'oreille quand, au plus noir de la nuit, claquaient des coups de feu, mais c'est à peine si, le lendemain, à table du petit déjeuner, quelqu'un mentionnait l'incident. Neveh Ur, à cette époque, comptait une soixantaine de membres dont le plus âgé n'avait pas trente ans. Les ménages, les familles étaient rares. Aujourd'hui, 140 enfants vivent au kibboutz. Des enfants qui n'ont jamais entendu le sifflement des bombes, qui n'ont jamais connu la fuite précipitée vers l'abri ou le hurlement des sirènes annonçant l'imminence de l'attaque.

Le Kibboutz s'est transformé

La présence de ces enfants est en train de modifier en profondeur, non seulement le mode de fonctionnement du kibboutz, mais aussi, sa philosophie, les principes mêmes sur lesquels il fut établi. Et le phénomène n'est pas limité à Neveh Ur: il s'étend à l'ensemble

du mouvement kibboutznique, exception faite, peut-être, des établissements affiliés à la fédération la plus «à gauche», Hashomer Hatzair. «Le débat a duré deux ans, explique Zétouni, un des membres du kibboutz Neveh Ur, la décision était extrêmement difficile à prendre, ses implications économiques, considérables. Sans parler du débat philosophique...» À une majorité de 75 p. cent des voix — c'était le minimum requis par les statuts — les 150 membres du kibboutz ont décidé de reprendre les enfants chez eux. Anodine en apparence, cette décision remet en cause l'un des fondements de l'idéal kibboutznique: jusqu'ici, les enfants, passés l'âge de six semaines, quittaient la «chambre» de leurs parents pour la *beit yéladim*, le jardin d'enfants. Là, ils allaient vivre, jouer, étudier dès qu'ils auraient atteint l'âge scolaire, dormir même, et faire l'apprentissage de cette «vie collective» qui était jusqu'ici la raison d'être

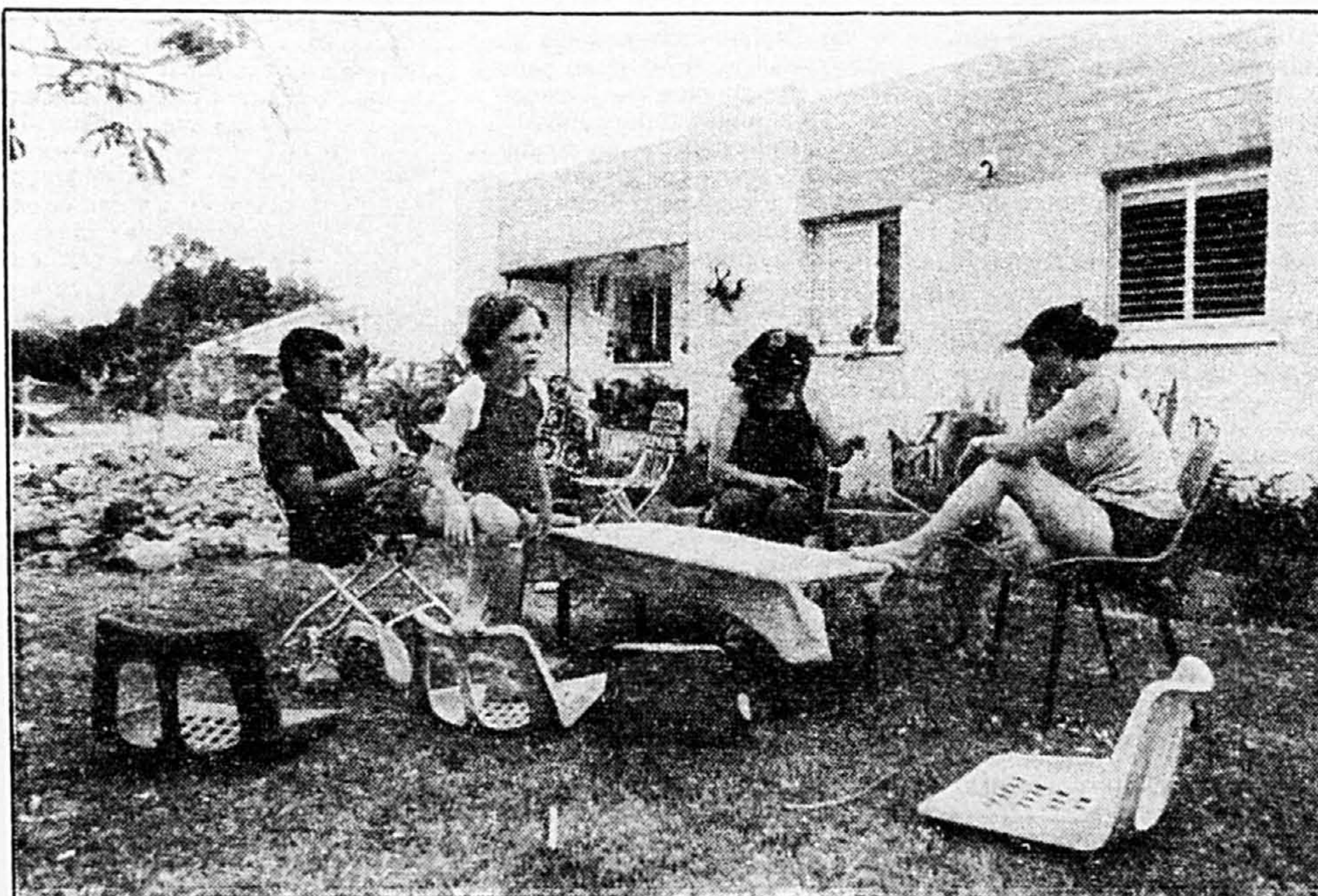
du kibboutz. Certes, ils n'étaient pas «arrachés» à leurs parents: une fois le travail terminé, c'était avec eux qu'ils passaient le reste de la soirée, le samedi leur était entièrement consacré, et il y avait quelque chose d'émouvant à voir ces pères, sur le coup de neuf heures, le soir, ramener leurs enfants à «leur» maison, les mettre en pyjamas, les embrasser longuement, tendrement, et puis s'en aller pour ne revenir que le lendemain, en fin d'après-midi.

«Quitter son enfant au bout de six semaines, avoue Nancy, une Anglaise qui, voici une dizaine d'années, a épousé un kibboutznik de Neveh Ur, c'était terrible. Et puis, je crois que ça ne se justifiait plus vraiment.» D'autres, les purs et durs, ont refusé ce qu'ils considéraient comme un «compromis» beaucoup trop grave. Ils sont partis. Pour eux, le kibboutz n'était plus le kibboutz. «Au-delà des problèmes idéologiques, sourit

Akiva, l'actuel «secrétaire» du kibboutz, que nous avons tous vécu assez douloureusement, il y avait l'aspect économique: reprendre les enfants chez soi pour la nuit impliquait des conditions de vie totalement nouvelles. Des maisons plus grandes, plus confortables, une nouvelle organisation du travail.» La rentabilité économique n'ayant été, de tous temps, qu'un outil pour l'épanouissement de chacun — après tout, ce que recherchaient les pionniers, pénétrés des idéaux socialistes des «pères fondateurs», c'était le bonheur par le collectivisme — tout a été mis en oeuvre pour que la décision, une fois prise, puisse être appliquée dans les meilleures conditions. «Financièrement, explique Meïr, le trésorier de Neveh Ur, nous allons souffrir. Puisque l'assemblée générale a décidé que nous allions reprendre les enfants, nous aurons besoin de place, de beaucoup de place.» En tout, 32 maisons à construire. De vraies

maisons, parce qu'ici, les familles sont nombreuses: pas moins de trois à quatre enfants par foyer. «En tout, poursuit Meïr, il nous faut trouver 1,5 million de dollars U.S. Et heureusement que nous sommes dans une zone considérée comme dangereuse! Puisque nous sommes contraints de construire en béton armé, le gouvernement assure 50 p. cent du financement.»

Même pour Neveh Ur, petit kibboutz prospère dont les bénéfices annuels tournent autour de 8000 \$ US, la somme est énorme. «Pour nous, souligne le *mazkir*, le secrétaire du kibboutz élu pour deux ans, les sommes que nous allons engager constituent un investissement social, tout aussi important que les investissements en matériel ou en technologies nouvelles.» Les 18 mètres carrés qui, dans chaque maison, seront attribués à chaque enfant, demeureront toutefois sous la juridiction du «conseil d'éducation». L'ameublement, notamment, sera de son ressort. «Nous n'avons rien contre l'individualisme, explique le *mazkir*, nous voulons seulement éviter que les gosses vivent dans des environnements trop différents, et qu'ils perçoivent quelque chose qui pourrait ressembler à de l'inégalité.» Il est loin, le temps où le premier qui passait devant le jardin d'enfants pouvait emmener qui bon lui semblait pour une promenade. «La mère, en ces temps-là, poursuit le *mazkir*, n'avait pas de droits particuliers. Et surtout pas celui de dire: il est à moi!» À Neveh Ur, pour le moment, les enfants dorment encore dans leur «maison». Garçons et filles ensemble, «jusqu'à ce que, vers l'âge de 10 ans en général, explique une *métapelet*, une jardinière d'enfants, les filles exigent des douches et des toilettes séparées...» Quand toutes les maisons seront finies, et seulement à ce moment-là, les enfants, chaque soir après la classe, prendront le chemin de leur foyer «naturel». Ce qui, trois quart de siècle durant, avait été la marque caractéristique du mode de vie kibboutznique ne sera plus qu'un souvenir. Que l'on évoquera peut-être comme on évoque aujourd'hui le temps glorieux où personne ne possédait rien, pas même les habits qu'il portait sur le dos. □



Le retour des enfants à la maison: la remise en cause d'un des principes essentiels du mouvement kibboutznique.

Robert Arnoux

Immigration: le casse-tête des «Hébreux noirs»

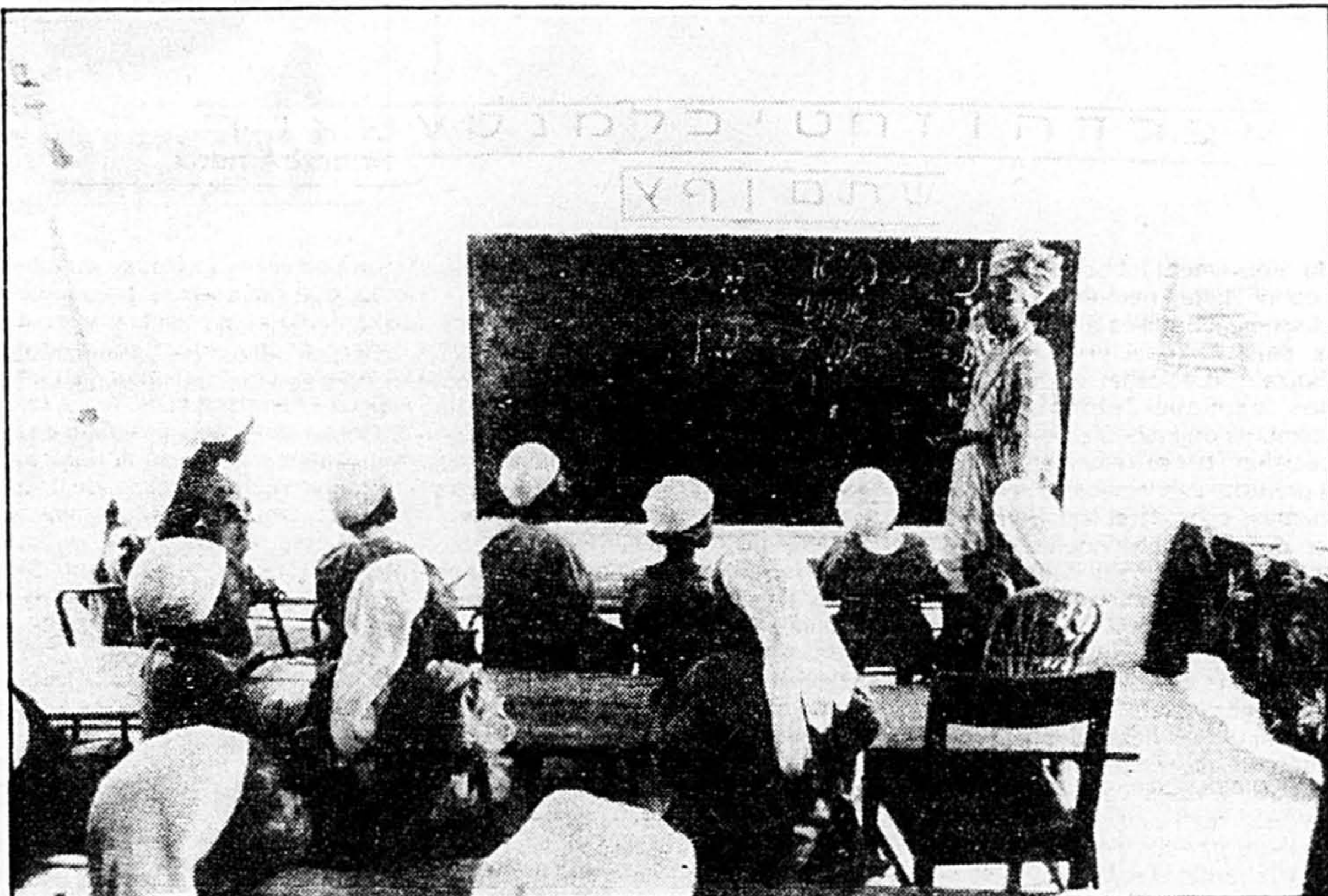
par Robert Arnoux

Quelques femmes, belles comme devaient l'être les anciennes reines de Zimbabwe, reviennent du marché de Beer-Sheva, portant leur cabas sur leur tête. Sous un arbre, des enfants vêtus d'amples robes bleues annoncent les lettres de l'alphabet hébraïque. Des vieillards cultivent un jardinet. Des hommes passent, s'enlacent un instant en se donnant de fraternelles tapes sur l'épaule, puis disparaissent. Nous sommes à Dimona, au coeur du désert du Néguev, chez les Hébreux noirs. Plus exactement, dans la «Communauté Originelle des Hébreux Israélites Africains». Une secte forte aujourd'hui de près de 2 500 fidèles et qui inquiète sérieusement le gouvernement israélien. Mais que faire contre ceux qui se prétendent les seuls authentiques descendants des prophètes de la Bible?

«Quelqu'un, à l'Agence Juive a dû faire une erreur», soupire Rubi Péretz, l'un des adjoints au maire de Dimona. «En laissant entrer, voici quinze ans, les 29 premières familles de soi-disant Hébreux noirs, nous nous sommes créés un problème que nous ne sommes pas près de résoudre.» L'affaire remonte au début des années 60, dans les ghettos noirs des grandes métropoles américaines. La révolte gronde, les heurts avec la police se multiplient. Certains leaders choisissent l'action violente, la «radicalisation» politique. D'autres cherchent leur identité ailleurs: Malcolm X, emprisonné, se tourne vers l'Islam comme le fera plus tard Cassius Clay, en devenant Mohammed Ali. Un adolescent de Chicago, Gershon Parker, observe tous ces courants qui agitent en profondeur la communauté noire. Il a déjà choisi son chemin. À ses frères de race, il va prêcher le retour vers la Terre Promise. Geneva Halley, qui l'a connu à cette époque, l'a suivi jusqu'à Dimona et a fini par quitter la secte après que son fils ait tenté de s'y suicider, explique: «Nous avons grandi en chantant des negro spirituals, nous avons écouté, quand nous étions enfants, les sermons des prédicateurs. Tous nous disaient la même chose: nous étions les vrais enfants d'Israël, que le Seigneur avait dispersé aux extrémités de la terre. Le message de Parker réveillait quelque chose qui avait été enfoui au plus profond de nos coeurs d'esclave.»

De vrais Juifs?

Prêchant à Chicago, à New-York, à Detroit, à Baltimore, Gershon Parker, devenu entre-temps «Ben Ami Carter», ne va pas



Apprentissage de l'hébreu dans une classe au sein de la «Communauté Originelle des Hébreux Israélites Africains»

Robert Arnoux

tarder à voir affluer les disciples. Ce sont eux, les 29 familles originelles qui, un beau jour de 1969, se présenteront aux fonctionnaires de l'immigration à l'aéroport de Lod, à Tel Aviv. Entre-temps, la communauté avait fait halte au Libéria, sur la côte occidentale de l'Afrique. «Pour nous laver des humiliations que nous avons subies en Amérique», explique Abshalom Ben Shlomo, l'un des «ministres» des Hébreux noirs. Sur ce séjour africain, les opinions divergent déjà: Ben Shlomo m'affirmera que ses «frères» et ses «soeurs» y sont restés deux ans et demi, occupés «à travailler sainement et à retrouver (nos) racines»; la police de Dimona, elle, tient de source sûre que les autorités libériennes ont expulsé Ben Ami et les siens au bout d'une semaine. Quoi qu'il en soit, les voici à Tel-Aviv, sur le seuil, enfin, de leur Terre Promise. Des Juifs noirs? Le fonctionnaire de service en a déjà vus. Des Falachas d'Éthiopie, et même de vrais Juifs d'Amérique. On ne fera pas d'enquête, et à ces 29 familles, l'État d'Israël accordera le bénéfice de la Loi du Retour, faisant d'eux, automatiquement, des citoyens israéliens à part entière. Ben Ami n'en revient pas, et, deux mois plus tard, fait entrer en Israël un nouveau contingent de fidèles.

Entre-temps, les services de l'Immigration, l'Agence Juive et les services de sécurité se sont ressaisis. Tout ce que l'on consent à accorder aux nouveaux arrivants, c'est un visa de tourisme. Valable 3 mois. Et non renouvelable, sauf raison bien précise. Les Israéliens pensent avoir rattrapé leur bétise. C'était compter sans Ben Ami: aussitôt entrées dans le pays, les 25 familles du 2ème contingent se retrouvent à Dimona, là, précisément, où les attendent leurs frères arrivés deux mois plus tôt.

De folles histoires circulent

«Leur tactique», poursuit Rubi Péretz, «a alors consisté à détruire systématiquement leurs passeports, ou à les cacher. Les nouveaux venus se sont installés dans les bâtiments que nous avions mis à la disposition de ceux qui avaient bénéficié du statut de «nouvel immigrant». Ils se sont bientôt retrouvés à 7 familles dans des appartements de 60 mètres-carrés. Les habitants du quartier ont commencé à manifester. Le maire, considérant qu'il ne s'agissait pas d'un problème local est intervenu à la Knesset. Il y a eu beaucoup de débats, de discussions, mais rien de concret n'a été entrepris. Au bout de quatre ou cinq ans, ils

étaient déjà plus de 1 500. Aujourd'hui, personne ne sait plus...» La municipalité de Dimona, tout comme celles, voisines, d'Arad ou de Mitzpé Ramon, n'est même pas tenue au courant des naissances ou des décès qui interviennent au sein de la communauté. Alors, bien entendu, de folles histoires circulent, histoires de cadavres enterrés dans les collines, la nuit, à l'insu de tous, de rites plus ou moins étranges, de pratiques inquiétantes. Les Hébreux noirs, même si certains d'entre eux travaillent à l'extérieur, vivent de façon totalement isolée. Ni la police, ni les autorités ne pénètrent jamais dans leur sanctuaire de la rue Hertzl: non que l'accès au lotissement leur soit interdit (les élèves du lycée voisin le traversent tous les jours en se rendant à leurs cours), mais plutôt parce qu'à Dimona, comme dans les autres communes du Néguev où les Hébreux noirs sont installés, chacun rejette sur le gouvernement la responsabilité de la situation et attend, avec de plus en plus d'impatience, que la solution vienne de Jérusalem.

«Pour Dimona, poursuit Rubi Péretz, c'est un très gros problème. Nous ne voulons pas, ici, d'habitants de seconde classe qui ne paient pas de taxes, travaillent

au rabais, enterrent leurs morts on ne sait comment, et élèvent leurs enfants en dehors du système d'éducation national.» Pour le gouvernement, l'affaire est plus qu'épineuse: un pays tel qu'Israël, peuplé d'immigrants dont les droits, un peu partout, avaient été bafoués, ne peut prendre le risque d'une «déportation» en masse d'hommes, de femmes et d'enfants en situation irrégulière. «Ces gens-là sont noirs, vous comprenez, soupire Péretz, et personne n'est vraiment prêt à prendre le risque d'être accusé de racisme.» C'est ce que Ben Ami, apparemment, a bien compris. Même si Yossip Burg, le ministre de l'Intérieur, a récemment déclaré que «les Hébreux noirs ne bénéficieraient pas d'un statut officiel en Israël», même si Dov Shilantky, du cabinet du premier ministre, a promis aux résidents de Dimona et des autres communes du Néguev que «les Hébreux noirs n'étaient plus là pour très longtemps», la détermination de Ben Ami n'en a pas été pour autant ébranlée. Le messie de Dimona est allé jusqu'à déclarer, dans un accès de colère, au *Baltimore Sun* que «deux millions de Noirs débarqueront bientôt des États Unis pour vider la terre d'Israël de ses habitants juifs».

Malgré tout, une commission parlementaire, dirigée par le député David Glass, vient de conseiller au gouvernement de procéder à l'expulsion massive des irréguliers: Ben Ami, aux yeux de la commission, est capable de tout. Le messie a maintes fois déclaré qu'il «préférerait mourir en Israël plutôt que de retourner vivre aux États Unis». Et s'il est une chose que le gouvernement souhaite à tout prix éviter, c'est bien une répétition de la tragédie guyanaise de 1978. «L'année dernière, confie la «dissidente» Geneva Halley, une trentaine de personnes se sont enfuies de la secte. Et personne ne sait où elles sont, parce que Ben Ami a gardé leur passeport. Moi, mon fils est encore là-bas, avec mes trois petits-enfants. Si personne ne bouge, il va y avoir un drame.» Les petits enfants qui, vêtus de bleu, répètent après leur maîtresse «aleph... beth... daleth... gimel...» en pointant le doigt vers le tableau noir n'imaginent pas le casse-tête qu'ils représentent pour le gouvernement de Jérusalem. Eux qui n'ont jamais connu l'Amérique et ses ghettos n'ont d'autre foyer que ces quelques arpents de sable, d'autre patrie que cette terre aride et superbe, dont leurs parents, chaque jour, leur disent qu'ils sont les seuls héritiers.

Le destin des juifs en Europe de l'Est



Albert Juneau



Un curieux phénomène s'est produit le 15 mai dernier à Moscou, quand un « comité public antisioniste » a tenu une conférence de presse devant les correspondants étrangers pour rappeler, une fois de plus, que les Juifs en URSS ne souffrent d'aucune discrimination. Il n'y a de « problème juif » qu'en Occident, a précisé le comité, en ajoutant : « Les affirmations de la propagande occidentale selon lesquelles l'accès à l'enseignement supérieur serait fermé aux Juifs sont un mensonge. » La culture juive en URSS serait en plein essor selon ce comité. Le théâtre populaire yiddish est encouragé et un nouveau dictionnaire yiddish-russe, dont l'équivalent n'existerait nulle part ailleurs, vient d'être publié.

Ce discours officiel du Kremlin ne manque pas de surprendre. Depuis 1971, année où l'émigration passe de l'exception au phénomène de masse, plus de 150 000 Juifs ont été autorisés à quitter l'URSS. On sait qu'à l'Est, l'émigration est généralement considérée comme une forme de contestation du régime. La vague de départs des années 70 coïncide avec la période de détente Est-Ouest et a atteint son sommet en 1979, alors que 51 320 Juifs ont quitté l'URSS. Mais depuis, avec le refroidissement du climat international, la porte s'est refermée et l'an dernier, seulement 1 314 départs ont été enregistrés. Que se passe-t-il vraiment ? Les autorités soviétiques pratiquent-elles une politique antisémite en tentant de dissuader les Juifs de quitter l'URSS ? Et le Comité public antisioniste ne servirait-il finalement qu'à justifier et défendre la nouvelle attitude de Moscou ?

Les pogromes

Questions naïves peut-être, quand on sait que l'antisémitisme est un phénomène persistant dans l'histoire des pays de l'Est. Les pogromes par exemple, ces soulèvements collectifs, souvent meurtriers, contre les Juifs, ont marqué tristement plusieurs pays de l'Europe de l'Est. Nikita Khrouchtchev lui-même raconte dans ses « souvenirs » comment il fut témoin d'un pogrome dans son enfance. La police tsariste (c'était avant la révolution communiste) avait autorisé

une organisation ultra-réactionnaire appelée *Cent Noirs* à terroriser les Juifs durant trois jours. Khrouchtchev écrit : « Le pouvoir qui avait permis le pogrome tint parole : trois jours avaient été accordés aux *Cent Noirs* et les vols, les violences, les meurtres restèrent impunis. J'appris que nombre de Juifs battus avaient été transportés à l'infirmerie de l'usine. Avec un petit camarade, je décidai d'aller y jeter un coup d'oeil. Nous découvrîmes un spectacle horrible. Les cadavres des Juifs tués sous les coups s'alignaient en rangs, à même le sol. »

L'antisémitisme n'était-il pas aussi, dans une certaine mesure, engendré par la condition juive elle-même ? Isaac Singer, juif et récipiendaire du prix Nobel de la littérature en 1978, raconte dans ses oeuvres comment dans la Pologne où il est né, les Juifs se condamnaient à la persécution en résistant à l'intégration. « La plupart des immigrants, écrit-il, s'assimilent en deux ou trois générations. Mais pas les Juifs. Quand ils furent chassés d'Israël, il y a deux mille ans... ils vinrent en Pologne, en Allemagne et en Russie, mais ne devinrent jamais de vrais Allemands, de vrais Russes ou de vrais Polonais. Parfois, ils parlèrent la langue nationale, parfois ils créèrent leur propre langue. Incapables de se fondre, ils demeurent des minoritaires et, en tant que tels, ils sont condamnés tôt ou tard à être persécutés. »

De tous les combats

Les Juifs d'Amérique se sont sûrement intégrés plus facilement dans le creuset du nouveau monde. Mais en Europe, à l'Est particulièrement, ils ont constitué des communautés distinctes et retranchées, bien qu'ils aient participé activement au développement de l'économie et à l'évolution des idées. Il faut dire que le nombre a constitué un facteur important. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, environ 85 p. cent des quelque 10 millions de Juifs du vieux continent habitaient l'Europe de l'Est. Ils étaient 3,3 millions en Pologne (soit près de 10 p. cent de la population totale), autant et même plus en URSS, 850 000 en Roumanie, 404 000 en Hongrie et 315 000 en Tchécoslovaquie, con-

tre seulement 210 000 en Allemagne et 300 000 en France.

Après l'holocauste de 1935-45, qui entraîna l'extermination de 75 p. cent des Juifs d'Europe de l'Est (en considérant seulement la zone occupée de l'URSS), et l'établissement de régimes communistes auxquels d'ailleurs plusieurs Juifs participèrent, on aurait pu s'attendre à une régression de l'antisémitisme. Effectivement, l'apport des Juifs au développement du communisme a été important. L'image des Juifs capitalistes, ennemis et victimes des régimes collectivistes, ne reflète qu'un aspect de la réalité. Car les Juifs ont été de tous les combats. On aime rappeler à ce sujet, qu'à cette époque, les grands-parents étaient capitalistes, les fils libéraux et les petits-fils socialistes. Ainsi, les premiers gouvernements, en Hongrie, en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Roumanie, comportaient un nombre relativement élevé de Juifs. Leur poids était d'autant plus significatif qu'ils ne représentaient plus dans ces pays qu'une minorité très restreinte : ils n'étaient qu'environ 40 000 en Pologne, 80 000 en Hongrie, 20 000 en Tchécoslovaquie... plusieurs milliers ayant déjà émigré en Israël.

Les purges staliniennes

Mais les régimes communistes rejettent à leur tour les fils d'Abraham. Placés sous le protectorat de l'URSS, les nouvelles républiques socialistes étaient devenues particulièrement sensibles à tout ce qui concerne leur indépendance nationale. Elles faisaient face en outre à des difficultés économiques considérables. Les Juifs ont été considérés alors comme collaborateurs de l'occupation étrangère et aussi responsables de la faillite du régime. Plusieurs d'entre eux furent forcés d'abandonner leur poste et choisirent tout simplement d'émigrer. De plus, les régimes communistes sont apparus au moment où l'État d'Israël, le nouveau foyer du peuple juif, prenait forme (1948). L'URSS reconnut tout d'abord Israël, espérant vraisemblablement diviser les Anglais et les Américains et apporter même, par l'intermédiaire de la Tchécoslovaquie, une assistance militaire importante au nouvel État

juif lors de la première guerre israélo-arabe. Mais la création d'Israël suscita un regain de vie et d'espoir dans les communautés juives de l'Est, ce qui inquiéta Staline.

Dans la foulée des purges staliniennes qui marquèrent cette période en URSS et ailleurs à l'Est, plusieurs Juifs furent éliminés des instances supérieures du parti et des postes élevés de l'administration. Toujours au front, les Juifs ont été très actifs aussi dans les révoltes d'octobre 1956 en Pologne et en Hongrie. Des dizaines de milliers durent quitter leur pays pour aller s'établir en Israël.

L'assimilation

Aujourd'hui, la politique de l'URSS et de ses alliés à l'égard des Juifs paraît plus subtile, du moins dans ses discours. Les autorités du Kremlin font par exemple une distinction importante entre l'antisémitisme (le racisme à l'égard des Juifs), qu'ils prétendent combattre, et l'antisionisme (ou l'opposition à l'État d'Israël), qui est un des fondements de leur diplomatie. C'est ainsi que le Comité public antisioniste de l'URSS tente de décourager les départs des Juifs vers Israël et que les candidats à l'émigration peuvent être accusés d'agents impérialistes au service du sionisme (ou l'inverse).

Mais l'antisionisme ne voile-t-il pas l'antisémitisme séculaire ? Cette question reste actuelle, surtout en URSS, où la communauté juive compte encore, en dépit des multiples persécutions, entre 2,5 et 3,5 millions d'habitants. Mais ailleurs aussi à l'Est, bien que la population juive soit réduite à quelques dizaines de milliers (sauf en Roumanie), les Juifs ne laissent pas indifférents.

En URSS, la communauté juive paraît en voie d'assimilation, si on en juge par exemple par la proportion des Juifs qui considèrent le yiddish comme leur langue maternelle. Elle est passée de 96,9 p. cent en 1897 à 70 p. cent en 1926 et à 17,7 p. cent en 1970. Contrairement aux autres groupes nationaux, les communautés juives n'ont plus d'écoles qui leur soient propres. Le yiddish n'est plus enseigné dans les écoles soviétiques fréquentées par les Juifs. En

1971, un groupe de Juifs a tenté d'organiser l'enseignement privé de l'hébreu, comme la loi le permet. Mais cette initiative fut interdite en 1972, parce qu'elle contribuait selon les autorités, à véhiculer des idées opposées aux intérêts soviétiques. Quant à la religion juive, d'après les témoignages rapportés en Occident (à défaut d'informations officielles), elle serait en déclin. On fait état, par exemple, de seulement 90 synagogues qui seraient ouvertes, ce qui paraît bien peu par rapport à la population juive.

Faut-il souligner l'échec du « territoire officiel du peuple juif », la région autonome de Birobidjan (près de la frontière chinoise), créée en 1934 en vue d'y regrouper la population juive. Élaboré à l'époque avec l'accord de l'Association juive fédérale, ce projet tourna court. La majorité des Juifs habitaient l'ouest de l'URSS et bien peu furent attirés par cette aventure. Selon le recensement de 1970, il n'y avait que 11 542 Juifs (et plus de 20 000 en 1960) dans cette région, dont la population totale est évaluée à quelque 200 000 habitants. Même au Birobidjan, le yiddish n'est pas enseigné en raison, dit-on au Kremlin, du nombre insuffisant de Juifs.

Dans les autres pays de l'Est, la présence des Juifs continue aussi à provoquer diverses réactions. En Pologne, où il ne reste pourtant que quelques dizaines de milliers de Juifs, certains dirigeants, surtout du côté des militaires, n'ont pas manqué d'exploiter les sentiments antisémites lors des affrontements entre les ouvriers et le régime en 1970, 1976 et 1981. En Hongrie, où la tradition antisémite est moins ancrée, il reste des tensions avec la petite minorité juive. J'ai eu l'occasion à quelques reprises d'entendre les témoignages de médecins hongrois réfugiés en Autriche sur une certaine chasse gardée que pratiquaient les médecins juifs dans les cliniques de Budapest. Les meilleurs postes, semble-t-il, seraient aux mains des Juifs et les Hongrois auraient de la difficulté à s'imposer. Antisémitisme ou protectionnisme juif ?

Il reste un fait : après des siècles de drames et en dépit des progrès dans l'éducation des peuples, la question juive et l'antisémitisme demeurent en Europe, à l'Ouest comme à l'Est, un sujet à fleur de peau.

France: le calme après la tempête



Jean-François Lisée



Une image vaut mille mots, clament les vendeurs de Kodak. C'est ce que pense aussi François Mitterrand, qui vient de changer à la vitrine de la gauche, le portrait un peu jauni de Pierre Mauroy pour celui, étincillant, du jeune Laurent Fabius. Depuis deux ans que le président a engagé son équipe gouvernementale dans les sentiers du libéralisme économique, des milliers de mots ont été dépensés en vain pour convaincre les Français que gauche peut aussi rimer avec saine gestion économique.

Bouliers compteurs en main, les ministres ont eu beau démontrer que le déficit de la balance commerciale se réduisait, que l'inflation était à son plus bas niveau depuis plus de dix ans, que les investissements étaient à la hausse, aucun discours ne pouvait réussir à faire changer dans la tête de ces fous électeurs l'image de socialistes qui n'entendent rien aux chiffres.

« Problème de communication », « il faut mieux expliquer », se lamentaient les stratèges présidentiels dont l'habileté supposée parvenait mal à faire passer une idée pourtant simple : « Nous aussi, nous savons compter. »

Le problème d'image de la gauche française ne peut assurément pas s'expliquer par une cause unique. Nous ne serons cependant pas très à l'écart de la vérité en affirmant que la personnalité de Pierre Mauroy, premier ministre depuis mai 1981, n'était pas le meilleur argument de vente des colporteurs du socialisme nouvelle manière.

Le tribun du nord de la France qu'est Mauroy laissera peut-être, comme le lui a écrit François Mitterrand, sa « marque » dans « l'histoire de notre temps », il n'en reste pas moins que son nom est plus attaché aux grandes réformes et aux projets politiques controversés qu'à la stabilité économique.

Lorsque Pierre-Mauroy affirmait : « Il n'y a pas de plan d'austérité pour 83 », on pouvait parier que c'était pour bientôt. Lorsqu'il disait : « Les indicateurs économi-

ques se mettent tranquillement au vert », il fallait s'attendre au pire.

L'économie mixte

Laurent Fabius, c'est autre chose. Cet homme semble être né avec une calculatrice entre les deux oreilles. Il cultive, dit-on, une mémoire prodigieuse qui lui permet de discuter de l'état des finances à la nation pendant des heures sans notes. Il collectionne diplômes et promotions. Le plus jeune premier ministre de France depuis 1820, il a 37 ans, est aussi le plus proche parmi les proches de François Mitterrand. « Pas la moindre feuille de papier à cigarette ne peut se glisser entre la pensée du président de la République et la façon dont je l'applique », affirmait-il sans rire et sans que personne ne le contredise en octobre 1981.

Car Laurent Fabius a depuis longtemps pris le parti de la fidélité à un homme, Mitterrand, qui le lui a bien rendu. Tout le promettait à une brillante carrière dans les états-majors de la droite : jeunesse dorée dans les beaux quartiers de Paris, itinéraire économique sans tâche dans l'administration, modération de ton et d'apparence, y compris une précoce calvitie qui ne faisait, et ne fait toujours, qu'ajouter à sa ressemblance avec un autre ex-jeune premier des Finances, Valéry Giscard d'Estaing.

Eh bien non, Fabius, auteur d'un essai sur *La France inégale* se tourne en 1974 vers le leader du nouveau Parti socialiste et en devient, dès 76, directeur de cabinet.

« Certains hommes sont des talents, estime François Mitterrand, lui a du talent. »

Lorsqu'il est nommé ministre du Budget en mai 1981, Laurent Fabius continue à hanter les salons de son protecteur et ce n'est pas que sur des questions de gros sous qu'il multiplie notes et rapports. Il prouve déjà qu'il est l'homme de tous les terrains, de tout le terrain, et qu'il pourrait maîtriser un jour toute la machine gouvernementale lorsque le profil bas reviendrait à la mode. Ce jour est venu. « Pas la moindre feuille de papier à cigarette » disait-il. En fait, Laurent Fabius n'est pas celui

qui a toujours raison et qu'on met aujourd'hui à la place qu'il aurait dû tenir lorsque les autres multipliaient les erreurs.

Laurent Fabius a suivi minute par minute les circonvolutions de la pensée présidentielle, se trompant lorsque Mitterrand se trompait, rectifiant lorsqu'il rectifiait. Ainsi, pendant la première année de pouvoir, le jeune ministre était l'un des plus enthousiastes promoteurs de la relance économique qui, parce que à contre-temps du reflux de l'économie mondiale, a déséquilibré le commerce extérieur français.

Ministre du Budget, il était aussi le parrain de l'impôt sur les grandes « fortunes », symbole s'il en est de l'idéologie fiscale de gauche. Un impôt dont on continue à contester l'efficacité, sinon le principe.

Mais à voir aujourd'hui ce premier de classe promu président de l'association étudiante, qui se souvient vraiment de ses errements passés ?

Mais à voir aujourd'hui ce premier de classe promu président de l'association étudiante, qui se souvient vraiment de ses errements passés ?

C'est l'aura de sérénité qu'il dégage, l'impression de banquier adossé de tout soupçon qu'il émet qui fait de lui l'homme de la situation, de l'apaisement.

D'autres, Michel Rocard ou Jacques Delors, auraient pu faire l'affaire. Mais ils ont eu le mauvais goût, surtout Rocard, d'avoir raison lorsque le président avait tort, ce qu'il ne pardonne pas volontiers.

Proche de la pensée du prince, Laurent Fabius la précède parfois. Ainsi, en mai dernier François Mitterrand déclare, dans une rare interview : « Nous avons mis en place une société d'économie mixte (...) Il y a la droite qui veut — sans y être parvenue — accroître les ressources de la France, mais à condition de ne pas les redistribuer ; il y a la gauche qui veut tout redistribuer sans s'occuper de produire ; il y a la gauche, dont je suis, qui veut produire pour redistribuer. »

Une semaine plus tôt, Laurent Fabius avait prôné un « système souple d'économie mixte » en expliquant : « Il y a trois grands courants dans la société française : un courant qui privilégie la production des richesses sans s'occuper de la répartition ; un autre qui insiste sur la répartition sans voir qu'il faut gagner plus, et un troisième qui veut dégager plus de richesses et une meilleure répartition. Je fais partie de cette troisième catégorie. »

Ça frise le plagiat ! Un parcours sans faute ?

Laurent Fabius, le surdoué, le pragmatique, le modéré, le technocrate, celui qui monte sans avoir vraiment l'air de bouger, celui qui brûle les étapes en laissant paraître qu'il suffit d'être meilleur pour gagner.

Depuis qu'il a été nommé, mardi soir, à la surprise générale, on le découvre. Mieux, on le découvre immaculé, compétent à cent pour cent.

À y regarder de plus près, il laisse pourtant derrière lui une collection de demi-échecs et de trois quarts de lâchetés qui auraient ruiné à jamais les curriculum vitae de candidats moins habiles.

Un chiffre le poursuit : trois milliards de francs (485 millions de dollars).

C'est ce que l'État a dû verser pour renflouer une entreprise papetière, la *Chapelle Darblay*, et sauver 900 emplois... dans la circonscription électorale du ministre, lui-même chargé de ce délicat dossier. Le coût par emploi, près de 540 000 dollars, a fait hurler l'opposition.

Trois milliards de francs, c'est aussi ce que réclamait le groupe Creusot-Loire pour éviter la faillite et sauver 30 000 emplois. Laurent Fabius n'était prêt à donner du lest que si les actionnaires du groupe puisaient dans leurs autres filiales, bénéficiaires, pour éponger leur part du déficit. Ils ont refusé, le ministre aussi, et on a assisté à la plus grosse faillite de l'histoire industrielle du pays.

C'est au nom du libéralisme économique que le ministre a tourné le dos à Creusot-Loire. « L'État n'a pas à se mêler de tout ni à se substituer à tout », a-t-il déjà affirmé à des industriels. Ça se défend. Mais ça aurait aussi dû se défendre à la Chapelle Darblay.

Nommé ministre de l'Industrie et de la Recherche en remplacement de Jean-Pierre Chevènement, accusé par le président de « bureaucratisme tâillon » à l'égard des sociétés nationalisées, Laurent Fabius avait pour mission de leur donner plus d'autonomie. Il l'a fait.

Mais lorsqu'il a tenté d'imposer un nouveau partage des industries de la chimie au pdg de la société pétrolière Elf-Aquitaine, Albin Chalandon, et que celui-ci s'est rebiffé, Chalandon a été mis à la porte, autonomie ou pas. Paradoxalement, c'est lorsqu'il est absent que Laurent Fabius s'attire le plus de critiques. Les durs conflits sociaux qui ont agité les usines d'automobiles de Talbot, puis de Peugeot ne relevaient-ils pas un peu du domaine du ministre de l'Industrie ? Pourtant, Laurent Fabius se fait invisible, sillonne le Japon, l'Inde et autres horizons lointains pendant que ses collègues récoltent les fruits amers de la désillusion ouvrière.

Faut-il fermer les mines de charbon contrairement aux promesses faites aux mineurs, faut-il tristement gérer la baisse d'activité des chantiers navals ? Laurent Fabius, pourtant réputé industriel, refile les patates brûlantes à son secrétaire d'État à l'Énergie ou à Pierre Mauroy. C'est « l'art de l'esquive », commentera un journaliste du *Monde*.

Aujourd'hui premier des ministres, Laurent Fabius pourra soit peaufiner sa technique en rendant les ministres responsables des crises qu'ils auront à gérer, soit prendre les responsabilités qui incombent à un capitaine les jours de tempête. Mais à la différence de Pierre Mauroy qui avait un peu la mission de provoquer les tempêtes en poussant la société française vers la gauche, Laurent Fabius a pour tâche de ramener le navire gouvernemental sur des eaux plus calmes tout en gardant le cap sur les élections législatives de 1986. À défaut de trouver les eaux calmes, il pourra au moins donner l'impression d'y naviguer.

À défaut d'une plus grande maîtrise des affaires, il pourra au moins donner une meilleure image à un gouvernement qui en a bien besoin.

Clapotis, verre soufflé, beauté insoutenable, intrigues et coups de théâtre: voilà Venise l'incomparable. Cet été encore, pour sa 41^{ème} édition, la célèbre biennale d'arts visuels y rassemble l'art actuel du monde entier. Toutes les tendances de tous les pays, dont la dernière en date «la peinture cultivée», y flottent telles une gondole, voguant, voguant...

Cette année, quelle galère! Cette biennale ne restera certainement pas parmi les meilleures éditions de l'événement. Mais toute biennale, quelle qu'elle soit demeure «la» biennale. C'est un rituel où l'art actuel s'offre en contemplation. Ses kilomètres de cimaises seront arpentés par un demi-million d'amateurs venus du monde entier.

Peinture cultivée

Jusqu'à la mi-septembre, dans les Giardini del Castillo, la biennale déroule ses parcours. Au menu de la manifestation, ses grands patrons actuels — l'architecte italien Paolo Portoghesi et surtout le critique d'art Maurizio Calvesi, 56 ans, professeur d'art contemporain à l'Université de Rome — y réchauffent les restes de l'histoire de l'art.

A vrai dire, certains amateurs n'ont aucune mauvaise conscience en profitant de leur pèlerinage vénitien pour aller admirer ou revoir les Carpaccio et les Tintoret.

Sur les expositions se déroulant dans les pavillons nationaux, les grands manitous de la biennale n'ont aucun contrôle. Trente-cinq pays y sont représentés dont tous les pays d'Europe occidentale de même que les États-Unis et le Canada et quelques nations d'Amérique latine. Le Japon, l'Égypte, Israël, l'URSS et quelques pays de l'Est y ont aussi un pavillon.

La responsabilité du directeur de la biennale se limite aux trois expositions thématiques, en nombre plus restreint que par les années passées. Ce sont d'abord *Arte allo specchio* soit «l'art dans le miroir». Il s'agit d'oeuvres contemporaines tirant révérence à la peinture du passé et aux maîtres anciens. C'est ici que triomphe l'art cultivé.

Ensuite: *Arte, ambiente, scena*, soit «art, milieu, scène». Cette section veut contraster avec l'atmosphère d'actualité du reste de la biennale en mettant l'accent sur tout ce qui n'est pas peinture ou sculpture traditionnelles, en s'intéressant aux rapports entre la création et la technologie, l'environnement, les médias mixtes. Ici ont été fondées en une seule trois expositions prévues à l'origine sur l'art et les médias, l'art et l'architecture, l'art et le spectacle, ce qui, explique le caractère confus et fourre-tout de cette section. Vidéo et installations, performances, spectacles d'artistes s'y rassemblent.



La peinture cultivée
L'Italien Mariani reprend la technique et la grande tradition du passé. Chez lui, la peinture se fait citation. *Hercule au repos*, 1976.

sous l'égide de créateurs tels que Robert Wilson, Gilbert and George, Beuys, Colette, Nan Hoover, Nam June Paik, Laurie Anderson, Kushner... Ceux-ci font valoir le dynamisme de l'expression pluridisciplinaire, «dématérialisée» et éclatée, reveillant le spectateur bercé par les torpeurs du passé.

À côté de cela, il faut ajouter un *Aperto* 1984, décevant, sur l'art des plus jeunes artistes que l'exposition était censée révéler. Cette «ouverture» était dominée par la cohorte des graffitistes américains, tels James Brown, Keith Haring et Kenny Scharf. Ceux-ci harachent l'énergie de la rue en récupérant la vitalité primale de cette forme d'expression spontanée. À ces derniers, il faut ajouter d'autres artistes qui, comme eux, Middendorf par exemple, sont assez connus pour ne pas s'attendre à une révélation.

C'est de loin la fastueuse et très nche exposition à caractère historique Arts à Vienne de la Sécession à la chute de l'Empire des Habsbourg qui constitue le clou

de la biennale. Cette présentation unique et très détaillée fait se rejoindre deux décennades dans une intimité à laquelle contribue la proximité géographique. Très documentée, elle rend compte du formidable mouvement de révolte proche de l'Art nouveau qui secoua au tournant de ce siècle tous les domaines: de la peinture aux arts décoratifs, à l'architecture en passant par les arts graphiques en Europe centrale avec, en prime, notamment les chefs d'oeuvre de Klimt, Schiele, et les meubles d'Hoffman que l'on retrouve au pavillon de l'Autriche. C'est un monument qui se visite et se déguste à petits pas.

Telle l'eau des canaux où se reflète l'image des palais vénitiens, *Arte allo specchio* nous parle de l'art qui se regarde et se copie, de la difficile relation entre l'art du passé et du présent dans la foulée des oeuvres «inspirées de...» ou «à la manière de...».

Cette exposition, qui se veut le pivot de la biennale, s'ouvre avec une station didactique confrontant



La trans-avant-garde
Italien, Claudio Parmiggiani puise à toutes les sauces juxtaposant ici la sculpture grecque et l'inspiration surréaliste. *Alchimie* 1982



René Viau



LA BIENNALE DE VENISE

La «peinture cultivée» a détrôné la «trans-avant-garde»

gétaires qui assaillent l'administration de la biennale bien qu'elles aient été assez importantes: le budget total de la manifestation est de 2 millions \$ soit environ 30 p. cent de moins qu'il y a deux ans.

Tendance de plus en plus en vogue, l'art cultivé se fait la vedette de ce volet où fourmillent un fatras de plâtres et d'imagerie «à l'antique» servie «à la moderne».

Dictionnaire de l'art actuel

Autant dans cette section où l'art comme Narcisse se regarde dans le miroir que dans ses autres volets, la biennale se lit toujours,

les variations sur un même thème traitées, par exemple, de Manet à Picasso et à Louis Cane. On le voit, tout se complique dans cette pratique de la citation à plusieurs degrés. Ce même Louis Cane reprend Picasso qui reprend lui-même Velasquez, non sans humour fort heureusement! C'est le vieux gag de «l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours...» Dérision du classicisme chez Duchamp, Picabia et Man Ray ou reprise de ces éléments iconographiques chez Cara, Savinio ou de Chirico jusqu'à l'enquête sur l'art du Pop Art avec Lichtenstein et Warhol et les interrogations des artistes conceptuels Kounellis, Pistoletto et Paolini sur les mythes de la culture, ici rien n'est simple! Les courants les plus récents se traduisent par une récupération des instruments et des techniques de la tradition comme chez Chia et Mariani, adeptes de la «peinture cultivée» représentant cette nouvelle tendance à la suite des travaux de leurs prédécesseurs, tels que les Français Anne et Patrick Poirier.

Complexe et alambiquée, l'exposition se fait plutôt l'apologie du pastiche, du clin d'oeil «rétro» gratuit et de l'art qui puise sans vergogne à la caverne d'Ali-Baba d'hier. La citation y est inflationnaire.

Bref l'exposition est loin de cerner méthodiquement toutes les attitudes de récupération du passé.

Cette présentation basée, au plus, sur un filon est loin d'être convaincante. Cet échec ne se justifie pas par les coupures bud-



Le nouvel expressionnisme
À mi-chemin entre le graffiti art et le nouvel expressionnisme, l'Allemand Penck donne dans la peinture, on ne peut plus directe.

malgré ses faiblesses, comme une sorte de dictionnaire des grandes tendances actuelles de l'art contemporain. La peinture cultivée fait l'apologie de l'imitation et du retour au classicisme et à la grande technique. Il peut s'y mêler une pointe de dérision picturale et des relents de surréalisme (Garouste) ou de mauvais goût volontairement saupoudrée. C'est tout de même rare. En général, la peinture cultivée est très sérieuse. Elle ne prétend pas volontairement au kitsch. Cette attitude n'est pas très éloignée du peintre académique Bouguereau, célébré actuellement par le Musée des beaux arts de Montréal et qui se voit placé ici à son insu sous les feux d'une actualité résolument anachronique!

Surtout allemand, le *néo-expressionnisme* se veut lourd, direct, éclatant. La figuration s'y fait cri, remuant les chagrins écrasés



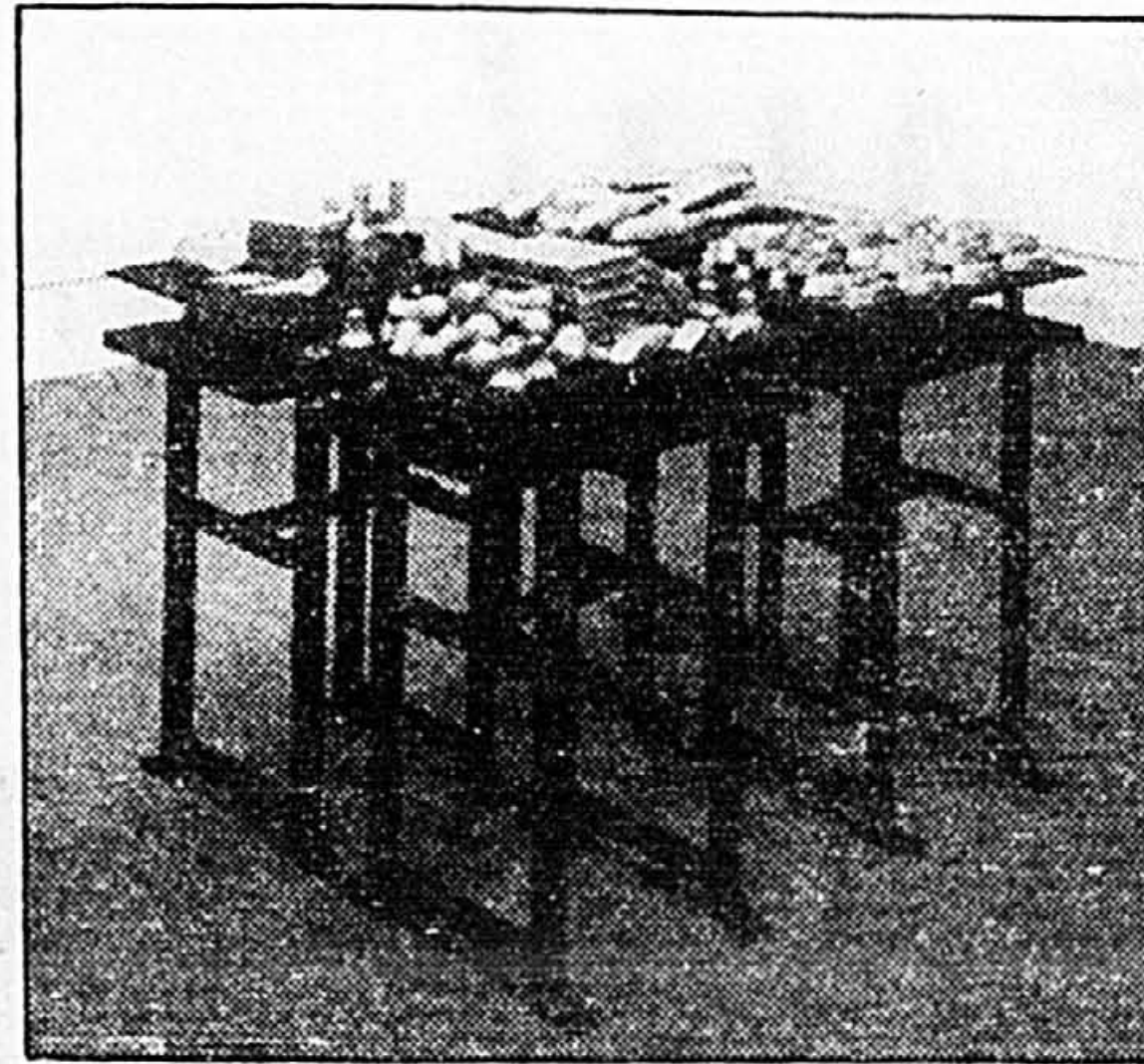
Bad painting
Le *bad painting* se caractérise par un degré d'exécution volontairement relâchée — contrastant avec la peinture cultivée — ou par la banalité des sujets, souvent les deux à la fois. Ici, Roger Brown. *Le pêcheur*, 1982.

sous le poids de l'histoire et les mythes germaniques avec Kiefer, Immedorf et Middendorf. Plus sobre chez Penck, Lüperz, ce mouvement contraste avec la sophistication raffinée de la figuration libre française. A compiler aussi: le graffiti art, surtout américain mais inspiré aussi par la bande dessinée et enfin le *bad painting*, américain, dont le niveau d'exécution est toutefois à la hausse et qui est investi de multiples stratégies figuratives, comme le démontrait la présentation américaine intitulée *Paradise Lost: Paradise Regained. American visions of the new decade*, aux factures toujours remarquablement inégales.

Dans tout cela, à Venise du moins, c'est la peinture cultivée qui a le vent dans les voiles détrônant la *trans-avant-garde* du critique d'art italien Achille Bonito Oliva. Ce dernier revendique la paternité, au détriment du directeur de la biennale actuelle Calvesi, de la découverte de toute cette histoire de la référence et de la citation qui inonde la peinture actuelle. Se jouant en coulisse et en combines «à la vénitienne», une querelle épiciée de critiques d'art vient donc ici se greffer. Écartée de la salade passiste de Calvesi, Achille Bonito Oliva, le plus célèbre critique d'art italien, a mis sur pied sa propre biennale réunissant Joseph Beuys, Enzo Cucchi, Fabro et Bruce Nauman en une présentation intitulée *Quartetto*.

S'éloignant de ce «nouvel» art où c'est avec du vieux que l'on fait du neuf en prônant la norme révolue comme paradoxale subversion, les prestations nationales apportaient un peu de fraîcheur. Signalaons au détour les Allemands Penck et Baumgarten, ce dernier rescapé de l'art conceptuel et l'élégant peintre anglais Hodgkin. La France a misé sur un de ses coursiers favoris Dubuffet.

Histoire de redorer le blason terni de cette biennale qui risque un bon matin de se retrouver naufragée, un mouvement se dessine pour redonner à la célèbre «mosaïque» son caractère compétitif et



Art conceptuel
Représentant le Canada à Venise, Liz Magor manie tout autant la sculpture que la photographie et l'écriture dans son installation dont on voit ici un détail. Elle y explore le «concept» de la classification. Le titre: *Dorothy, une ressemblance*, 1981.

son grand prix, disparu dans la vague contestatrice de 68. Certains, comme la revue européenne *Flash Art* et le *New York Times* ont même improvisé des distinctions tout à fait non officielles, à l'Allemand Baumgarten et à l'Anglais Hodgkin. Avec ce moyen, espérons, ce seront désormais les artistes et non les critiques qui auront la vedette.

Eloigné de tous ces remous, le choix du Canada a été remarqué. Du bon travail, honnête... un peu trop effacé par rapport à toutes ces modes et ces cabales vénitiennes. C'est peut-être ici une qualité! Liz Magor et Ian Carr-Harris manient l'humour et l'effet narratif avec brio dans une mise en scène conceptuelle et polyglotte. Discret tout de même. Très discret.

Le grand canal de l'art

La biennale de Venise fut lancée en 1897. Elle se consacrera surtout aux peintres académiques bien que Whistler s'y voit décerner une palme. Si elle tourne alors le dos à l'art moderne, la Biennale ne dédaignera pas, à ses débuts, certains mouvements marquants du tournant du siècle. En 1899, la Sécession viennoise s'y fait connaître et la grande vedette est alors Klimt. Avec Ensor, l'expressionnisme naissant y percera en 1902 et en 1910 ce sera au tour de Nolde. Ce n'est qu'à partir de 1907 que les pavillons nationaux s'ouvriront.

Cézanne et Matisse n'y font leur entrée qu'en 1920 au pavillon de France alors que le constructivisme d'Archipenko se signale au pavillon d'URSS. Les futuristes italiens, Marinetti en tête n'y seront présents qu'autour des années 30 sur l'ordre de Mussolini qui prend en charge la Biennale déjà languissante. Picasso n'y sera admis qu'en 1948.

Cette année-là, après une interruption due à la guerre, le grand critique d'art italien Roberto Longhi remet la biennale à flot. Celle-ci deviendra la grande présentation que l'on connaît. En 1954, c'est la consécration de Fontana, celle de Fautrier en 1956, de Giacometti en 1962. 1964: le Pop Art triomphe. L'américain Robert Rauschenberg gagne le grand prix de ce qui était alors en quelque sorte «les olympiades internationales des beaux-arts». Un prix, du reste, qui sera aboli en 1968 avec la vague de contestation qui déferle sur Venise. Exit les prix et les décorations officielles qui s'abîment à tout jamais tout comme le «Op Art», en 1970 au détriment de la performance et de l'art conceptuel. En 1978, avec comme thème *Art et Nature*, la Biennale de-

fraie la chronique et les polémiques vont s'engager. En 1980, la biennale claironne, ambitieuse, ce que sera l'art des années '80. De l'éclatant et du flamboyant avec des expositions aux quatre coins de la ville des doges. Un grand cru. Avec une rue de façades, créée chacune par un architecte qui en fait un peu son manifeste, façon décor de Cinecittà, l'architecture, absente cette année, y fait une entrée flamboyante. En 1982, la biennale annonce «la persistance de l'art». Dans cette ville où même l'impossible semble naturel, c'était tout indiqué.

Dans son curieux pavillon évoquant à vol d'oiseau la feuille d'érable, le Canada en est à sa seizième participation à Venise. Dans l'enceinte des murs au découpage irrégulier, ce qui n'est pas très pratique pour présenter des oeuvres d'art, Jessica Bradley, conservatrice adjointe de l'art contemporain à la Galerie nationale du Canada a choisi de présenter l'oeuvre de deux sculpteurs torontois Ian Carr-Harris et Liz Magor.

À tous les deux ans, avec cette biennale, Venise se veut la capitale internationale de l'art bien que l'on ne puisse pas dire que la ville ait besoin d'une attraction touristique de plus. L'institution s'essouffle non pas tant depuis que les fameux prix, contestés à cause de leur caractère «antidémocratique» ne sont plus décernés (ils étaient l'équivalent des Prix Nobel pour les arts plastiques), mais surtout à cause des polémiques et des tractations qui la minent. Partis politiques, ministères, syndicats sont associés à sa gestion dans une politique de la culture à l'italienne où, dit-on, l'opportunisme et les considérations partisans dominent souvent les questions purement esthétiques.

A' L'EAU!



Jusqu'aux racines

La dissection d'une plante (première partie)

Une plante est un être vivant qui croît, se nourrit, se reproduit et meurt. Ces diverses fonctions sont assurées par des structures particulières dont la forme, la taille et la couleur varient selon les espèces. La dissection d'une plante très répandue, le bouton d'or, vous permettra d'identifier ces différentes parties et de connaître leur rôle.

La racine et les radicelles, comme les artères de votre corps, sont des conduits qui amènent la nourriture aux parties supérieures de la plante.

Les poils absorbants puisent la nourriture du sol. La coiffe, quant à elle, est un genre de capuchon qui trace un chemin dans la terre et protège les extrémités de la racine.

a Matériel

- Un plant de renoncule âcre (bouton d'or)
- Une loupe (10x) ou un binoculaire
- Un bon couteau ou un scalpel
- Une petite paire de pinces
- Un crayon et du papier

Dès le mois de juin, vous trouverez probablement près de chez vous un plant de renoncule âcre. Toute autre plante conviendra. Prenez soin de ne pas casser votre spécimen en l'arrachant; dégagez la terre autour des racines avant de l'enlever. Vous voici maintenant prêt pour la dissection. Commençons par les principales parties de la plante, qui sont au nombre de quatre.

c La tige aérienne

Les principales fonctions de la tige aérienne sont d'assurer le soutien des feuilles, des fleurs et des fruits, de transporter la sève et de protéger la plante. N'est-ce pas là la fonction des épines d'une rose par exemple?

Identifiez les différentes parties de la tige de votre spécimen à l'aide de la figure 2. La tige possède-t-elle des poils ou des épines? Sont-ils nombreux? A quoi servent-ils?

d La feuille

Prenez ensuite une feuille et examinez-la de plus près. Distinguez-vous plusieurs parties? Notez vos observations sur l'épaisseur du limbe, le nombre et le dessin des nervures, la longueur et la forme du pétiole (voir la figure 3).

La feuille est un élément extrêmement important pour la croissance de la plante. Elle contient beaucoup de chlorophylle, un pigment qui lui donne sa couleur verte et qui sert à fabriquer la nourriture nécessaire à son épanouissement. La feuille sert de capteur solaire. L'énergie ainsi recueillie est utilisée par la chlorophylle pour produire des substances nutritives. La semaine prochaine nous étudierons la fleur.

b Les racines (partie souterraine)

Les racines jouent quatre grands rôles. Elles fixent la plante au sol, y puisent des éléments nutritifs et de l'eau, transportent ces substances jusqu'à la tige aérienne et peuvent aussi servir de lieu d'accumulation de produits de réserve (cela se produit chez certaines plantes, comme la carotte et la pomme de terre, par exemple).

A l'aide du schéma de la figure 1, localisez sur votre plante les parties indiquées.

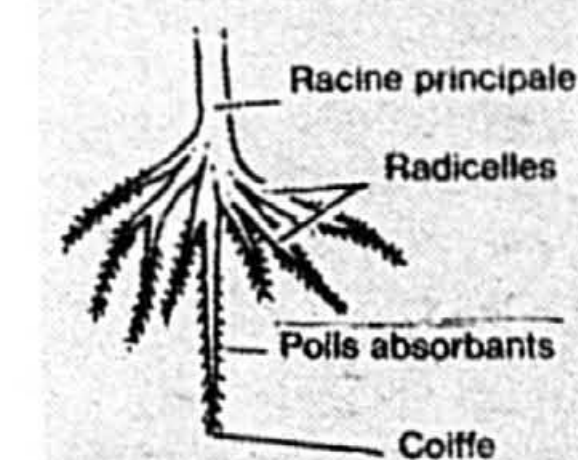


Figure 1.

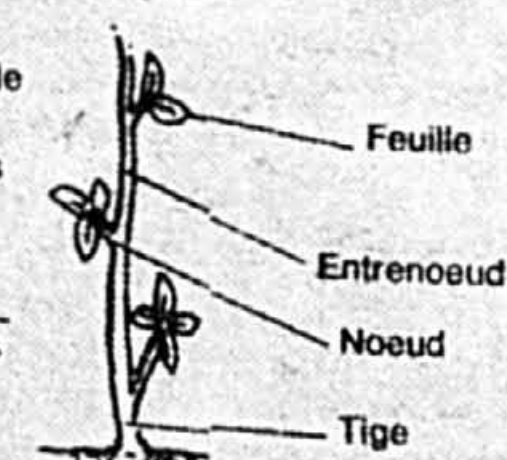


Figure 2.

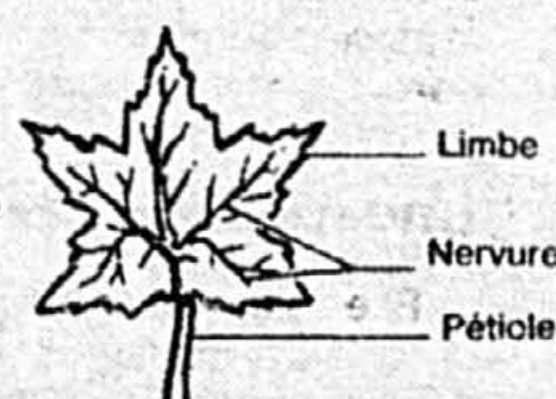


Figure 3.

Si vous avez des commentaires ou des suggestions à nous faire parvenir, ou si vous rencontrez des difficultés, écrivez-nous à l'adresse suivante: Technica Ltée, C.P. 337, Succursale de Lorimier, Montréal (Québec), Canada H2H 2N7.

Les lettres qui demandent une réponse devront être accompagnées d'une enveloppe adressée et affranchie.

Les expériences contenues dans cette chronique sont tirées et adaptées de deux recueils d'activités scientifiques: «Au bout de la science» et «Comme l'oeuf de Christophe Colomb», édités par Technica Ltée, (c. 1982 et 1983). Coordination: Santo Tringali.





Un petit coin du voile

Depuis la fin des années 1950, IBM est la force dominante dans le monde de l'informatique: un géant qui, à une certaine époque, a même contrôlé les deux tiers du marché mondial, et dont le chiffre d'affaires annuel, plus de 40 milliards \$ US, est supérieur au budget du gouvernement québécois.

La société fondée à l'origine par le père de la carte perforée, Hollerith, a la réputation de sauvegarder soigneusement ses secrets, et de ne laisser savoir ce qui se passe à l'intérieur que lorsqu'elle le juge bon. À tel point d'ailleurs qu'il s'est créé une véritable industrie subsidiaire d'«IBM watchers» et de gens qui gagnent leur vie à tenter de savoir ce que prépare IBM. Tâche d'autant plus difficile que les rumeurs à ce sujet ne cessent de courir, et que dans certains cas elles sont lancées... par IBM elle-même!

Quoi qu'il en soit, il y a un mois, un groupe de journalistes internationaux a été invité par IBM à visiter plusieurs de ses centres de recherche et de production dans l'est des États-Unis, ce qui constituait une première. La visite couvrait du centre de fabrication des IBM-PC à Boca Raton en Floride, jusqu'aux grands laboratoires de recherche de Yorktown Heights et à l'usine de semi-conducteurs de East Fishkill, tous deux voisins du quartier général de la compagnie à Armonk, état de New York.

Pour les journalistes participants (trois Canadiens, une douzaine de Sud-Américains et autant venus d'Australie et d'Extrême-Orient), l'intérêt de cette tournée était triple: d'une part voir ce sur quoi IBM travaille, deuxièmement voir comment fonctionne cette énorme structure industrielle, commerciale et administrative, et enfin tenter de glaner quelques renseignements sur ce qui se prépare.

Une «petite» opération

Première constatation: pour IBM, la conception et la fabrication d'ordinateurs personnels comme le PC et le Jr sont peut-être des opérations d'avenir, mais dans l'ensemble de ses activités, elle sont considérées comme de «petites» opérations. Pour vous donner un ordre de grandeur, il se fabrique cette année (chiffres officiels: IBM ne donne jamais les chiffres officiels de sa production) quelque deux millions d'IBM-PC et peut-être un demi-million de Jr, qui

ensemble représentent un total de ventes de plus de cinq milliards américains.

De fait, chez plusieurs des cadres avec qui nous avons eu l'occasion de parler, on sent un certain malaise face à la micro-informatique: c'est un secteur nouveau, encore brouillon, qu'on ne maîtrise pas parfaitement. Malgré la sortie du Jr (ou à cause d'elle, qui sait?), la tendance d'IBM semble clairement être de remonter de l'IBM-PC vers des systèmes plus puissants orientés vers le bureau et l'entreprise plutôt que de descendre vers les produits grand public et domestiques.

Malgré tous nos efforts, il a cependant été impossible de savoir ce qui se prépare de neuf en ce domaine, sauf pour une exception: la confirmation semi-officielle qu'il existe un «IBM cartable» un peu plus gros que le modèle 100 de Radio-Shack et voisin du Sharp PC-5000 et du tout nouveau HP-110 de Hewlett Packard. Ce serait une machine «compatible PC» fonctionnant à piles et équipée du nouvel écran électrophorétique plat.

Une autre dimension sur laquelle IBM avoue travailler, mais dont nous n'avons vu aucun résultat au cours de la tournée, est celle des communications. On sait que la société prépare depuis longtemps son modèle de «réseau local» pour petits ordinateurs organisés en ensemble de bureautique. Elle vient aussi de conclure une entente avec Sears et CBS pour la réalisation d'un gros projet de télématique, et les produits matériels et logiciels pour transformer un PC (et plus récemment un PC Jr) en terminal de vidéotex commencent à abonder sur le marché, venant aussi bien d'IBM que de fabricants de produits compatibles.

Plus rapide et plus intelligent

Parmi les autres secteurs où on nous a soulevé un coin du voile, il y a la robotique: IBM fabrique des robots industriels de plusieurs niveaux, d'abord pour ses besoins personnels (elle en équipe de plus en plus ses usines, et ses centres de production s'automatisent rapidement, notamment celui de Boca Raton), puis pour le marché extérieur. Là encore, impossible d'avoir des chiffres, mais il est clair que c'est un secteur du marché où la «grosse bleue» veut faire une percée.

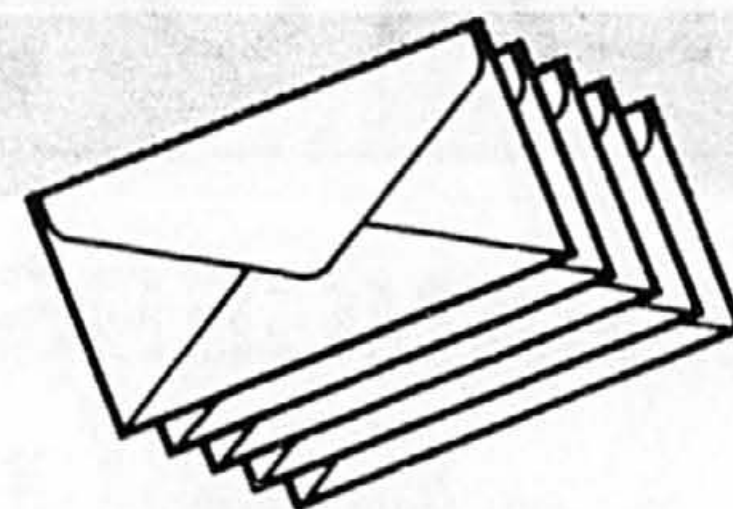
Le seul endroit où nous avons vraiment eu l'impression de jeter un coup d'oeil sur l'avenir est au centre de recherches de Yorktown Heights, où quelque 2000 chercheurs se livrent, indépendamment de tout impératif de production, à des travaux de science pure et appliquée qui donnent à la société ses perspectives à moyen et long termes.

Deux projets en particulier ont attiré notre attention qui visent à rendre l'ordinateur à la fois plus rapide et plus intelligent: les recherches sur l'arsénium de gallium d'une part, et la mise au point d'un «système d'exploitation» pour grand ordinateur utilisant les techniques de l'intelligence artificielle de l'autre.

L'arsénium de gallium (GaAs) est un composé cristallin comme le silicium, et comme lui, il peut servir à la fabrication de circuits intégrés ou «puces». Son avantage principal est que les circuits produits peuvent être environ cinq fois plus rapides... et son désavantage est qu'il est beaucoup moins abondant dans la nature, et donc beaucoup plus cher. Mais cette technologie est si prometteuse qu'IBM a à toutes fins utiles abandonné ses recherches sur la «jonction Josephson» et sur la cryoelectronique (électronique ultra-rapide à des températures voisines du zéro absolu) pour se réorienter en ce sens. Personne ne s'est hasardé à nous prédire une date précise pour la production industrielle, mais ce ne sera sans doute pas avant la fin des années 1980.

Encore plus fascinant pour moi est le projet YES/MVS, un logiciel qui, exécuté sur un mini-ordinateur, joue le rôle de surveillant et d'«opérateur» d'un gros ordinateur de série 3080. Non seulement il peut contrôler le fonctionnement du système, mais encore, il peut diagnostiquer les problèmes qui se produisent et, si l'opérateur humain le souhaite, y remédier automatiquement.

Pour l'instant, cette technique ne s'applique qu'aux grosses machines qui tournent sous le système d'exploitation MVS, mais on peut envisager que ces travaux auront des effets sur la conception des logiciels de systèmes pour des ordinateurs plus petits à mesure qu'on avance. Et un jour, votre PC se corrigera peut-être tout seul, au lieu de vous envoyer un message mystérieux du genre «BDOS ERROR ON B:».



Cette semaine, une seule longue lettre, que je publie presque in extenso, car le sujet me paraît d'importance.

M. Yves Leclerc,

OBJET: Amélioration des livres en informatique.

«Every effort has been made to supply complete and accurate information. However, Sybex assumes no responsibility for its use, nor for any infringements of patents or other rights of third parties which would result.» (Tiré du livre «Celestial BASIC» par Eric Burgess)
programme 2: ne fonctionne pas
programme 5: ne fonctionne pas
programme 6: à corriger
programme 11: erreurs dans la position de Mercure et Vénus (qualité très douteuse)
programme 12: forte erreur sur la distance de Mars

Un autre livre: «Practical BASIC Programs», édité par Lon Poole: Page 86, le programme PERT ne fonctionne pas.

M. Leclerc, auriez-vous l'obligeance de demander aux éditeurs qu'ils améliorent la qualité de leurs livres d'informatique? Vous ne pouvez savoir ce que cela peut être frustrant de taper plusieurs pages tirées d'un volume souvent payé à bon prix (les livres d'informatique coûtent cher) pour s'apercevoir que les programmes qui y sont donnés pour votre ordinateur (même marque et modèle) ne fonctionnent même pas.

Souvent, l'éditeur se cache derrière un paravent du type «aucune responsabilité» et trouve ainsi prétexte (et normal) à nous parachuter n'importe quoi sans vérifier. Il faut faire une différence entre un programme très complexe où une erreur peut surgir une fois sur mille ou plus, et le programme qui ne fonctionne pas du tout dès que RUN est tapé. Allez-y donc pour retrouver l'erreur!

Après ce premier type de navet, il existe le programme de basse qualité. Celui qui donne des résultats tellement approximatifs que l'évaluation sans ordinateur donnerait de meilleurs résultats. Il semblerait que plusieurs auteurs et éditeurs ne savent pas ce que signifie tester un programme.

Le problème, c'est qu'après une série de telles mauvaises expériences, on en devient (1) dégoûté, fatigué et ruiné (2) méfiant envers les autres livres, nuisant ainsi à la vente des livres provenant de programmeurs et d'éditeurs vraiment sérieux.

LE COURRIER

On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
44 ouest, rue Saint-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

Suggestions

1) L'idéal serait que les programmes soient vraiment testés et comportent une évaluation de leur valeur. Un programme devrait indiquer la marge de précision qu'il offre (lorsque cela s'applique). Si vous trouvez celle-ci trop basse, vous n'achetez pas.

2) Il devrait y avoir un endroit spécialisé dans les «errata» de livres d'informatique, en attendant que les éditeurs sortent de meilleurs volumes. Des experts-critiques pourraient donner une évaluation des divers programmes offerts; ainsi l'acheteur serait mieux guidé, et les navets disparaîtraient du marché.

3) Le public consommateur pourrait faire parvenir à cet endroit un compte rendu (liste d'erreurs) des livres utilisés. Après quelque temps, nous aurions ainsi une très bonne idée de la valeur des livres sur le marché...

Jean-Pierre Perrault,
Brossard

RÉPONSE: Après cela, j'ai peu de choses à ajouter. Je suis d'accord que le problème est sérieux, j'en ai été moi-même victime plusieurs fois. Le seul problème que posent les solutions que vous proposez, c'est qu'elles risquent de coûter fort cher (à qui? aux éditeurs?)... et que le gros avantage des programmes imprimés dans un livre ou un magazine, en comparaison de ceux qui sont disponibles sur cassette ou disquette dans le commerce, c'est qu'ils sont très économiques.

Cela dit, vous avez tout à fait raison, et les éditeurs et les auteurs devraient faire des vérifications beaucoup plus poussées avant publication. Mais à mon avis, ils ne les feront pas tant que le marché des livres d'informatique sera tellement bon que n'importe qui peut sortir à peu près n'importe quoi et réaliser un bénéfice à coup sûr...

Le support après-vente est la clé de notre succès

Nous annonçons aux Québécois un système de traitement de textes sur micro-ordinateur MEMO qui:

- ne vous force pas à changer votre doigté. Le MEMO possède un clavier détachable configuré comme une machine à écrire standard «IBM selectric».
- vous permet d'obtenir des voyelles accentuées parfaites à l'écran et sur papier (vous tapez d'abord l'accent, ensuite la voyelle, comme sur une machine à écrire).
- vous évite de mémoriser des codes difficiles grâce à 18 touches de fonctions spéciales souvent utilisées.
- vous donne toutes les qualités d'un Apple par surcroît.

MÉMORISIME INC.
Laval 622-1390



DISQUES «ÉTRANGERS» L'implacable loi du nombre

Vous aurez sans doute remarqué que cette chronique, qu'elle soit signée par moi, Mario Masson ou Gérard Lambert qui vous annonce les p'tits derniers en bas de page, ne traite pas souvent de la production francophone, d'ici, de France ou de Navarre. S'il y a plusieurs bonnes raisons à cet état de choses, il en est une qui prime sur toutes les autres, qui est implacable, inéluctable et insurmontable. Elle correspond à une loi très simple contre laquelle nul souhait pieux, nul espoir n'a de chances de réussite: la loi du nombre.

Cette loi ne dit pas que la quantité prime ou doit primer sur la qualité, elle dit tout simplement que toutes proportions gardées et à valeur égale celui ou ceux qui produisent le plus auront une plus grande part du marché. Cela veut dire que si les anglophones de quelque nationalité qu'ils soient produisent vingt fois plus de disques que les francophones même avec dix pour cent de disques de qualité, ils en ont encore plus en chiffres absolus que nous les francophones même avec vingt pour cent de disques de qualité.

Par exemple, si on se fie aux chiffres de l'ADISQ pour leur gala de l'an dernier, il s'est produit au Québec pour toutes les catégories, enfants, humour, instrumentaux, classique, western, populaire, «dance» et rock, la joyeuse somme de 113 disques. C'est bien, c'est même beaucoup pour un pays qui compte 6 millions d'habitants. Mais en faisant un tour des maisons de disques et en leur demandant combien de disques d'artistes «étrangers» (de ac/dc à ZZ TOP) avaient été mis sur le marché québécois on arrive, toutes catégories, à plus de deux mille. Faites le compte, le calcul, l'addition, la soustraction, l'extraction de la racine carrée du cheveu coupé en quatre et vous arriverez au résultat suivant: en supposant un rapport de qualité du double en faveur des Québécois, et francophones ce qui est loin d'être évident, il y a 22,6 disques faits ici qui valent la peine d'être mentionnés, contre 200 du côté étranger et anglophones.

Même en étant plus catholique que le pape et plus canadien que le pâté chinois, la balance commerciale culturelle penche encore nettement en faveur de nos voisins du sud, de l'est et de l'Océanie, sans compter les Allemands, les Suédois, les Danois, les Hollandais et même les Québécois qui chantent en anglais.

Comment, et surtout pourquoi, s'étonner alors du fait que dans

ces pages comme dans celles d'autres journaux et magazines spécialisés ou non on retrouve plus de mentions des vedettes internationales que des vedettes locales. Ainsi dans le *Québec Rock* de juillet on trouve douze étrangers pour quatre québécois et là-dessus il y a une française (Catherine Lara) et un groupe québécois anglophone (The Box). Dans le *Rock n'Folk* de juillet également, magazine français s'il en est un, il y a vingt-trois disques anglophones traités et trois disques francophones mentionnés. Dans l'autre magazine français d'importance, *Best*, un seul francophone pour vingt-deux anglophones. C'est la même chose en Belgique, en Suisse, et on pourrait en dire autant du Japon, de l'Italie et sans doute de n'importe quel autre pays.

En disant cela je ne vous dis qu'une chose, c'est que l'on en parle. Je ne précise pas en quels termes. Lisez-les et vous comprendrez que le biais favorable à la qualité que j'accordais à la production francophone est loin d'être partagée par mes collègues québécois et français. Ce serait même inversement proportionnel à ce que je donne que ça ne m'étonnerait pas du tout. Qu'on le veuille ou non et malgré tout le respect et parfois l'amitié que je porte à nos «vedettes», pour un Daniel Lavoie il existe plusieurs Billy Joel, pour un Pierre Bertrand il y a quantité de Joe Jackson, pour une Diane Tell il y a une infinité de Laura Brannigan, pour un Corbeau on ne compte plus de GoGo's et j'en passe et des meilleurs. Seuls à la

limite peuvent faire partie de ce Panthéon Michel Rivard et Diane Dufresne.

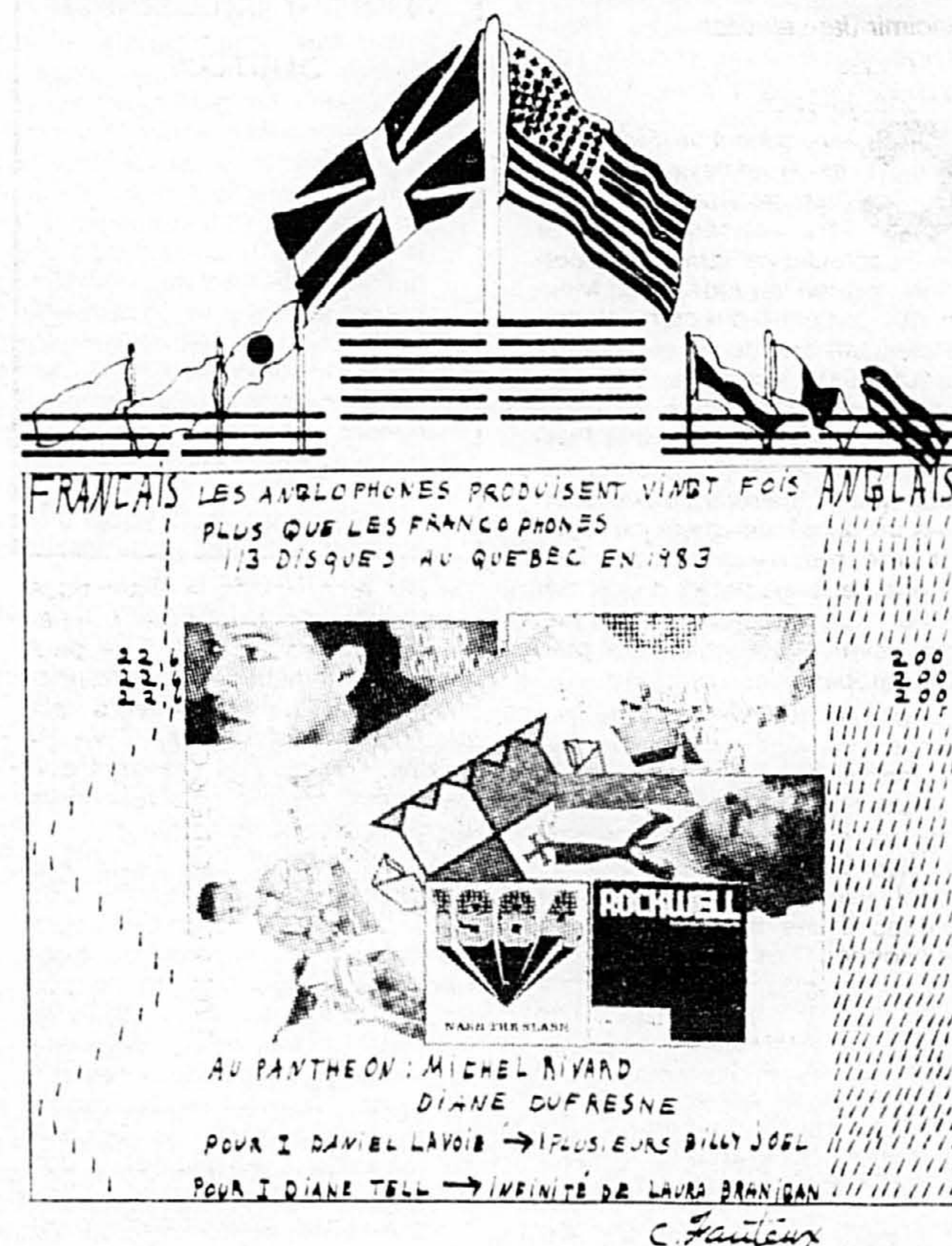
Que l'on ne s'étonne pas non plus d'ailleurs que la programmation des postes de radio fasse pencher la balance en faveur des anglophones et livre à cet égard des luttes épiques au CRTC pour augmenter leur pourcentage de musique anglophone. Bob Beauchamp de CKOI par exemple vient d'obtenir une réduction de soixante-cinq à cinquante-cinq pour cent de contenu francophone «à large» donc incluant les français. Avec un tel pourcentage il pense être capable d'atteindre ses objectifs tant commerciaux que de diffuseur. Mais il se sentirait beaucoup plus à l'aise si les quotas francophones étaient baissés à quarante ou quarante-cinq p. cent. La raison à cela? Elle est très simple et je vous l'ai exprimée au début de cet article: la quantité de musique francophone de qualité n'est pas suffisante et ce, peu importe par quel bout de la lunette vous regardez, même si cette dernière était équipée d'un kaléidoscope à grosse grosse tendance vers le rose. mais au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Je vous laisserai sur cette réflexion chinoise tirée du Yi King, le livre des transformations millénaires en Chine: l'exagramme 62 qui a pour nom Hsiao Kuo, la prépondérance du petit, nous dit: sous l'empire de Chen, le tonnerre, et de Ken, la montagne. La persévérance est avantageuse. On peut faire de petites choses, on ne peut pas faire de grandes choses.

L'oiseau qui vole apporte le message: il n'est pas bon de s'efforcer de monter, il est bon de demeurer en bas. Grande fortune. Une humi-

lité et une conscience de sa position seront récompensées par le succès. Si l'on se trouve à un poste d'autorité que l'on n'est pas par nature de taille à assumer, une prudence extraordinaire est indispensable. On ne doit pas se laisser bercer par l'idée d'un grand succès car la force nécessaire pour cela nous fait défaut.

Sans vouloir être outrageusement pessimiste, rabat-joie, casseux de party ou dégonfleur de ballon, il faut tout de même se rendre à l'évidence que quand on est né pour un petit pain il ne faut pas s'imaginer qu'on va être capable de faire des sandwiches pour tout le monde. À ma connaissance il n'y en a qu'un dans l'Histoire qui y soit parvenu, un sacré bon diable nommé Jésus. □



LES P'TITS DERNIERS

par Gérard Lambert

Greg Kihn Band
«Kihntagious»
Beserkley 96 03541

Qu'est-ce que je vous raconte?... Ce n'est pas un disque qui deviendra contagieux malgré le titre qui le suggère. Mais un album facile à retenir, très agréable à écouter entre amis pour danser du rock'n'roll le soir au salon, ça file sans problème. Rien de grandement ambitieux, simplement le bon désir de faire de leur neuvième album une musique qui va droit au cœur du rock. N'oublions pas que c'est ce groupe qui nous a donné la chanson «Louie Louie», un des morceaux du rock les plus libidineux. Greg Kihn a du style et de l'âme. Je vous ai raconté.

Little STEVEN
«Voice of America»
EMI ST-17120

Du haut voltage qui traverse dix chansons. Il y va franchement, directement, et sans détour contre la répression russe en Europe de l'Est et l'intervention militaire américaine en Amérique du Sud. Ses textes et musiques ont du caractère. Little Steven est un compositeur de choc, qui ne brouille pas les cartes; il respire sa passion à travers ses histoires. Cet homme a des tripes et de la furie, en plus d'avoir une voix pleine de fièvre. Il était une fois en Amérique un rockeur qui y croit. Pourquoi pas nous?

BELGAZOU
«Fly»
Trafic FLY B-10

Le deuxième disque, et le plus intéressant. Un album fouillé sur la section rythmique et les synthés. La musique n'est pas d'une originalité débordante. Tout cela est un peu comme la nouvelle cuisine: pas grand-chose dans l'assiette, mais succulent! Sa démarche est honnête et cohérente. On la sent à l'aise dans sa peau et quand elle ouvre la bouche, sa ferveur s'échappe. Tout de même un peu noyé sous le poids des bonnes intentions. Ce disque porte aussi la marque de Daniel Desaiame, de Robert Stanley et de Daniel Lavoie, principaux paroliers et arrangeurs. En fin de compte, un album honnête.

David van TIEGHEM
«These Things Happen»
Warner Bros 92 51051

Pas d'affolements, il n'y a pas vraiment grand-chose de très fantastique dans cet album. Un travail qui ne me semble pas fini: on attend, on attend, et l'image est passée (si image il y a!). Même s'il utilise la batterie électronique, les ordinateurs, et un paquet d'effets, on ne décolle pas. Le tout mélangé sans un mot. C'est de la bonne musique instrumentale ultra-moderne qui se prend trop pour Glass, Eno, Byrne's et quelques autres magiciens. Tieghem est avant tout un percussionniste plutôt qu'un compositeur. Un disque qui tourne en rond. Dommage.



VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

De la difficulté d'être Juif et Russe

Sources

Vladimir Jankélévitch

160 pages

Éditions du Seuil

Ceux qui ont vu *Fiddler on the Roof* devinent à quel point les Russes peuvent être antisémites. Et la Russie actuelle ne dément pas cette tare fondée sur l'idée d'un Messie qui parlerait directement aux peuples slaves, le «peuple élu» des chrétiens sur terre. On comprend donc la difficulté qu'il y a d'être en même temps Juif et Russe et c'est le déchirement fructueux que vit Vladimir Jankélévitch dans un questionnaire où s'inscrit une oeuvre philosophique abondante, sans parler d'une méditation continue sur la musique, cette science des chiffres si près de la Kabbale.

Sources, que viennent de publier les Éditions du Seuil, ne fait pas partie du travail proprement philosophique de l'auteur. Il s'agit plutôt d'un recueil de textes rassemblés un peu au hasard, semble-t-il, mais où se retrouvent les grandes lignes de la pensée du philosophe. C'est donc, en quelque sorte, une introduction, sinon facile du moins accessible, à son travail. La philosophie, bien sûr, notamment avec des témoignages sur des «maîtres» dont Jean Wahl, mais aussi la musique avec Rachmaninov, bien que la plus grande partie de l'ouvrage soit consacrée, outre deux textes admirables sur Tolstoï, à la réflexion juive, que ce soit une réflexion sur la diaspora ou sur l'État d'Israël.

C'est tout naturellement dans les deux textes sur Tolstoï que Jankélévitch se révèle le plus Russe, c'est-à-dire attaché à une terre, à un paysage, à une âme spécifique qui dépassent largement son état de Juif. Tolstoï et l'immédiat, Tolstoï et la mort... Contrairement à ce que l'on croit souvent, le fait d'être juif ne dispense pas le Juif d'être aussi un homme avec des racines nationales. En tant qu'homme et en tant que Russe, le philosophe s'approprie l'oeuvre de l'auteur de *Guerre et paix* et la commente au plan, tout à fait universel, de l'expérience humaine fondamentale. Voilà donc pour Jankélévitch l'occasion de prôner l'événement, mort comprise, dans son «immédiat», sa totalité indestructible et scandaleuse, réfutant par là, fidèle à sa vision du monde forcément axée sur l'idée d'un Dieu-événement unique, la réalité dynamique (et d'ailleurs chrétien-

Vladimir Jankélévitch

Sources

Recueil

Seuil

ne par raccroc) de la dialectique hégélienne. Tout universel et «national» que soit le Juif, il ne peut évidemment pas dénier le fondement même de son univers religieux constitutif. Le hasard n'existe pas. Il n'est pas étonnant que Jankélévitch parle plus volontiers de musique que de peinture.

À ce propos, son texte sur Rachmaninov, «le dernier des poètes inspirés», est un peu court. Du moins a-t-il le mérite de montrer que Rachmaninov n'est pas seulement l'auteur du *Prélude en do dièse mineur* et du *Deuxième Concerto*. Par la bande, il remet à sa place, dans l'invention de la musique contemporaine, Scriabine, «créateur de génie autant que séducteur incomparable». L'important, pour Jankélévitch, c'est que l'oeuvre de Rachmaninov soit «porteuse d'un mystère», qu'elle témoigne d'une «inspiration». Là encore, cette «inspiration» est fidèle à la pensée univoque de Jankélévitch qui, à tort ou à raison, voit dans le monde et ses manifestations (la manifestation sacrée étant au bout du compte la seule importante) comme le résultat d'une grâce. Cette philosophie du coeur, bien romantique, est digne de Pascal que l'Infini effraie à juste titre, et de Berdiaev dont l'oeuvre, avec celle de Jankélévitch d'ailleurs, évoque ce qu'aurait pu être la Russie sans la rupture bolchévique et, par extension cancéreuse, stalinienne. Mais, bien entendu, cette Russie n'est pas, sinon dans le rêve de la diaspora slave.

L'essentiel de *Sources* tient cependant dans la réflexion «juive» de Jankélévitch. Pour le philosophe, je l'ai dit, le Juif n'est pas que juif. Réduire le Juif à n'être que juif est, d'ailleurs, un signe avant-coureur de l'antisémitisme. Certes, le Juif est juif et ne peut être autre-

ment, mais il est aussi homme universel. Il est donc double, au fond, comme le sont tous les exilés et le Juif est le prototype de l'exilé. De même, la fondation de l'État d'Israël, aussi nécessaire soit-elle, ne limite pas l'état de Juif à une «nationalité» obligatoire. La diaspora a ses propres normes que ne nie pas le nationalisme israélien. Pour sa part, Jankélévitch se sent, est Russe à part entière autant qu'il est Juif. C'est un peu ce phénomène de double personnalité qui amena les Juifs allemands, et bien allemands, voire nationalistes allemands, à ne pas déceler le danger que représentait pour eux Hitler. On peut dire que les Juifs allemands ont été stupéfaits de ne plus être reconnus pour Allemands. D'où leur impuissance devant la persécution.

On sait qu'Israël, avant d'être un État (avec drapeau, ambassadeurs et soldats) a été un pays mystique. Une grande partie de la réflexion de Jankélévitch porte donc sur cet État et la nécessité de cet État, avec toutes les compromissions, tous les avatars médiocrement politiques que cela présuppose. Bien que ces textes datent, ils sont en quelque sorte prémonitoires du grave conflit que vit en ce moment Israël en tant qu'État et Israël en tant que *Terra mystica*, littéralement cette Nouvelle Jérusalem que certains Israéliens naïfs croient avoir recouvrée en annexant la Jérusalem terrestre. Certes Jankélévitch n'est pas dupe et il mettra en garde les Israéliens contre l'idée d'État en tant que nation. Il y voit implicitement (quoiqu'il n'aille pas jusque-là) les conditions requises pour l'établissement d'un néo-fascisme, ce qui est bien le comble pour Israël. Mais quoi! qu'on le veuille ou non, Israël est maintenant une nation et portera la faute des nations comme toutes les autres. La guerre du Liban, le refus obstiné de concevoir en profondeur la question palestinienne en sont autant de preuves et, dans le fond, c'est bien qu'Israël ne soit pas la nation des Juifs mais une simple nation. Il n'y a plus d'ambiguïté.

Jankélévitch, comme il rêve, en somme, d'une Russie moderne qui ne serait pas la Russie soviétique, rêve d'un territoire juif qui ne serait pas seulement l'État d'Israël. Ces contradictions, insolubles, sont la grandeur du philosophe, résistant, avec toutes les forces de la tradition hébraïque, au dynamisme moderne de la Trinité. Il n'est pas facile de ne pas être chrétien.



Dialogue de sourds

J'ai imaginé de souligner la clôture hier, à Québec, du VI^e Congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français, en précipitant le lecteur dans le prétoire. Au banc des accusés, une personne dont je tairai le nom. Qu'importe car ce qui compte en l'occurrence, c'est ce que fait cette personne dans la vie. Elle est justement, quelle coïncidence, «prof de français» dans une école publique. Voici, fidèlement retranscrit, un bref extrait du procès-verbal de l'une des nombreuses comparutions qu'il m'a été donné d'observer. Le lecteur me pardonnera tout ce que la scène a de pénible.

— **Le juge:** L'intimé est accusé par le procureur d'avoir lamentablement échoué à remplir ses fonctions. En preuve, il fait état des témoignages provenant de la rumeur publique tendant à prouver que les écoliers dont il est responsable ne savent ni parler ni écrire correctement au terme de leurs études secondaires, que de surcroît, ils n'ont aucun goût pour la lecture et qu'en définitive la langue française se trouve ainsi mise en grand péril de survivance parmi la génération montante.

En conséquence, le procureur soutient que l'intimé a failli à son devoir d'enseignant et ce, en violation du contrat qui le lie à la société qui tient la langue française en très haute estime. Le procureur requiert donc de la Cour qu'elle blâme l'intimé pour son incompétence professionnelle et qu'elle ordonne que justice soit faite de telle sorte qu'il soit puni de manière exemplaire, entre autres, par décret ministériel.

Intimé, levez-vous, et dites à la Cour ce que vous avez à répondre à telle accusation.

— **L'intimé:** Avant de réfuter l'accusation dont on m'accable, qu'il me soit permis, Votre Honneur, d'expliquer à la Cour en quoi consiste le métier de professeur de français dans une école publique. Car il me paraît judicieux de...

— **Le juge:** Là n'est pas la question. Vous devez vous en tenir à une réfutation des faits que l'on vous reproche. Il n'y a donc aucune utilité à entreprendre un discours sur un aspect secondaire de la vraie question qui reste celle-ci: oui ou non, niez-vous que vos élèves ne sachent ni parler ni écrire correctement et ne s'adonnent nullement à la lecture?

— **L'intimé:** Je ne saurais pour l'instant, votre Honneur, répondre à cette question à moins que vous ne m'autorisiez, pour une meilleure compréhension du problème que soulève l'accusation portée contre moi, à expliquer à la Cour ce qu'il faut entendre par «parler et écrire correctement» de nos jours, ce qui requiert au préalable,

à mon humble avis, que j'expose brièvement les principaux aspects de mon métier afin de mettre en évidence le grand nombre de tâches auxquelles je suis astreint lesquelles découlent des importantes responsabilités qui me sont confiées.

— **Le juge:** Voulez-vous dire que vous vous récusez devant celles-ci?

— **L'intimé:** Bien sûr que non, Votre Honneur, car j'ai pour la langue française le plus grand désir de la promouvoir, de la faire almer et pour tout dire, de l'enseigner. Mais il convient, à mon humble avis, de préciser à la Cour en quoi consiste l'objet de mon enseignement. Car pour déterminer si ces accusations sont fondées ou non, il faut bien se faire une idée quelconque des aspects de la langue française dont je suis responsable et dont la correction est de mon ressort. C'est pourquoi je demande à Votre Honneur de bien vouloir m'accorder quelques instants pour...

— **Le juge:** Mais vous avouez vous-même vouloir au plus haut point enseigner la langue française à vos élèves alors qu'il vous est justement reproché d'échouer à le faire. N'y a-t-il pas là de votre part un manque flagrant de constance intellectuelle bref, pour tout dire, de compétence professionnelle?

— **L'intimé:** Mais la compétence d'un professeur de français, monsieur le juge, n'est pas nécessairement liée à la performance linguistique de ses élèves. Tout dépend non pas des résultats scolaires mais des conditions d'apprentissage et c'est justement de cela dont je voudrais parler à la Cour puisque mon métier consiste à organiser l'apprentissage. Aussi, commencerai-je par dire que...

— **Le juge:** Ne nous égarons pas dans d'inutiles considérations. L'accusation porte sur votre productivité, votre performance au travail et votre efficacité, ne l'oubliez pas. Par conséquent, je vous prie de vous en tenir strictement à la question posée que je vous rappelle: êtes-vous coupable ou non coupable du fait que vos élèves ne savent ni parler ni écrire correctement au terme de leurs études secondaires et qu'ils ne s'adonnent point à la lecture?

— **L'intimé:** Las, j'abandonne. Néanmoins, Votre Honneur voudra-t-il tenir compte du fait que l'apprentissage du vocabulaire, de l'orthographe, de la phraséologie et le reste est affaire non pas tellement de connaissance que de pratique soutenue, c'est-à-dire d'expériences linguistiques accumulées par l'élève?

— **Le juge:** Mais n'êtes-vous pas le premier responsable de ces expériences?

— **L'intimé:** Misère, je renonce.

PLEIN AIR

Maurizia Binda



Pour bien pratiquer le canotage

Il faisait beau ce jour-là. Le soleil dardait ses rayons sur un lac tranquille parsemé de voiles éclatantes et Frédéric B, 22 ans, avironnait allègrement en direction d'une petite île située juste en face de lui. Portant veste de sécurité, une écope au fond du canot et l'enthousiasme au cœur, il se disait que, vraiment, rien n'égale le plaisir de voguer, seul, sur l'eau, par un après-midi clément de juillet. Quand soudain, il chavira.

Quatre heures plus tard, on le retrouvait mort, flottant à la dérive, son canot rempli d'eau, à 200 mètres de lui. «Il avait pourtant sa ceinture de sécurité!» a-t-on dit, surpris. «Arrêt cardiaque», a rétorqué le médecin. Frédéric B avait effectivement été victime d'un arrêt cardiaque, à la suite d'un arrêt respiratoire causé par la panique, cette panique terrible qui, la plupart du temps, devient prélude à un ralentissement de tous les systèmes du corps.

Ne partez jamais seul

Les derniers relevés de Statistiques Canada indiquent qu'en 1982, au Québec, 33 personnes ont perdu la vie lors d'activités sportives aquatiques (excluant la plongée sous-marine). Plusieurs de ces personnes n'étaient pas suffisamment équipées matériellement et... psychologiquement pour s'aventurer sur l'eau en canot.

En cette période d'engouement pour les activités aquatiques, la Fédération québécoise du canot-camping inc. nous invite à la prudence en nous rappelant que si le canotage et le canot-camping (de plus en plus à la mode) sont des activités de plaisir et de détente, ils comportent néanmoins des dangers si certaines conditions de saine pratique ne sont pas respectées.

Première condition: ne partez jamais seul (à plus forte raison si vous naviguez sur une rivière ou dans des rapides!). «Un minimum de trois canots vous assurera une plus grande sécurité», dit la Fédération. Bien sûr, si vous êtes un habitué et si vous vous trouvez sur les eaux d'un lac très achalandé de canots, de dériveurs et de planches à voile, point ne sera nécessaire de partir à trois canots! Il sera cependant prudent d'être accompagné d'une autre personne pour votre excursion.

Deuxième condition: suivez un cours de maniement du canot et

de sécurité en embarcation; vous serez ainsi mieux préparé à faire face aux difficultés. Et même si vous êtes bon nageur, portez une veste de sécurité!

Troisième condition: soyez honnête envers vous-même... «ne vous surestimez pas et surtout ne sous-estimez pas la puissance des éléments (vents, courants, vagues, eau froide), dit encore la sage Fédération.

Quatrième condition: prenez soin de ne pas surcharger votre canot et de conserver un franc-bord (section de la coque hors de l'eau) d'au moins 15 cm. «Soyez sûr que votre canot est en bon état et que les caissons étanches assurent une flottaison suffisante car, même plein d'eau, votre canot devrait flotter bien à l'horizontale», précise la Fédération. Munissez-vous toujours d'un aviron de rechange, d'une écope (pour vous aider à vider le canot en cas d'immersion) et de cordes attachées aux pointes, bien roulées et rangées.

Cinquième condition: portez des vêtements appropriés. A bannir: les chaussures lourdes. N'oubliez pas votre imperméable (si si! les conditions climatiques sont souvent susceptibles de varier rapidement. En cas de pluie, il est plus agréable de rentrer au bercail bien protégé que trempé jusqu'au os).

Sixième condition: restez groupés. «En cas de difficulté, dit la Fédération, les autres canots pourront vous aider rapidement et il sera plus facile de communiquer entre vous si vous n'êtes pas trop éloignés les uns des autres.»

Septième condition: longez les rives. Vous serez ainsi moins exposés au vent, surtout si vous longez la rive d'où vient le vent, et vous pourrez accoster rapidement si vous avez des difficultés; cela est particulièrement important quand l'eau est froide.

L'hypothermie

Les vendeurs de vêtements isolants, communément appelés «wet-suit», savent en général ce qu'est l'hypothermie. Les planchistes également qui, s'ils ne veulent pas geler (particulièrement au tout début de l'été ou à l'automne), prennent soin de revêtir leur combinaison isolante lorsque l'eau est froide.

L'hypothermie est une diminution anormale de la température du corps humain. Vous pouvez en

être atteint même s'il ne fait pas très froid.

Selon la Fédération, le froid, l'eau, le vent et la fatigue sont les facteurs qui favorisent le plus l'hypothermie. Le corps humain perdant sa chaleur 25 fois plus vite au contact de l'eau que de l'air (à une même température), il n'est pas étonnant qu'on puisse tomber en état d'hypothermie après quelques minutes d'immersion en eau glacée. Pour éviter cet état, grignotez souvent des aliments riches en hydrates de carbone (fruits secs, barre de granola, dattes, bonbons), portez plusieurs chandails de laine et un imperméable, plus votre vêtement de flottaison bien sûr, et arrêtez-vous pour vous reposer, manger et vous réchauffer avant que les symptômes d'hypothermie apparaissent (frissonnements soudains et manque de dextérité manuelle, puis, en phase avancée, difficulté à s'exprimer, aucune coordination dans les mouvements et somnolence conduisant rapidement à la confusion et à l'inconscience).

Apprendre à chavirer

Lac Ouareau, Saint-Donat. Regroupés dans nos canots autour de Jean-François Thuot, moniteur en «Eau vive» et affecté à la Cabosse depuis 5 ans, nous nous apprêtons à... chavirer. Sachant qu'il n'y a rien de mieux pour apprendre à «bien faire naufrage» qu'à en vivre l'expérience, me voilà donc, revêtu d'une veste de sécurité, un aviron de rechange et une écope au fond de l'embarcation, prête à dessaler. Ce mot, emprunté au vocabulaire des premiers colons et des Indiens, désignait à l'origine l'opération qui consiste à faire chavirer le canot dans l'eau douce afin d'enlever le sel des poissons qu'on venait de pêcher en eau salée. Aujourd'hui, dessaler veut dire tomber à l'eau quand le canot s'est renversé.

Mon cœur bat. J'en suis à mes premiers balbutiements en canotage et je me demande comment je vais me comporter une fois dans l'eau du lac, lorsque sous la poussée de mon compagnon de canot l'embarcation se renverse et me jette à l'eau. Tout d'abord, a dit le moniteur Jean-François Thuot, tirer le canot renversé jusque sur un canot voisin... Mais l'eau est froide et ma ceinture de sécurité me remonte jusqu'aux oreilles, et le canot est lourd... De peine et de misère nous réussissons, à l'aide du canot sauveteur et de ses occupants, à hisser notre embarcation sur ce dernier après l'avoir renversée. Nos sauveteurs ont tôt fait de le retourner et de le mettre à l'eau. Je prends mon élan et je réintègre ma place dans le canot, mais uniquement après que mon compagnon, plus lourd, se soit, le premier, assis dedans. Le tour est joué.

«Mais cela n'est pas toujours possible de réussir à vider le canot de son eau et à y remonter, dit le moniteur. Et puis, seuls, c'est-à-dire sans l'aide d'autres personnes assises dans un autre canot, il est quasi impossible de retourner le canot à l'envers! Il nous reste alors à nous asseoir dans le canot plein d'eau et à le vider lentement à l'aide de l'écope, tout en continuant d'avironner vers le rivage. Ce sera long, mais efficace. On peut aussi, si on ne peut avancer, attendre du secours. Un canot en bon état ne peut couler, ai-je appris finalement.

EN MARGE DU SPORT

Georges Schwartz



Si j'étais ministre...

(sur un air connu)

Dans une analyse lumineuse, François Ricard démontre, dans le numéro de juin de la revue *Liberté* qu'il dirige, comment l'idée de l'indépendance du Québec a perdu ses vertus mobilisatrices. Comment la pression exercée depuis 1960 par les francophones a permis de redresser au Québec la situation linguistique, le retard économique, l'inégalité dans la fonction publique fédérale, la gestion des entreprises ou l'absence de participation à la scène internationale. Et comment ces succès, acquis à l'intérieur de la structure canadienne, ont eu ironiquement pour effet d'annuler les principaux arguments en faveur de l'indépendance.

Cette analyse fait également valoir combien rattrapage et modernisation du Québec, qui sous-tendaient la pensée indépendantiste, ont mené par l'augmentation du pouvoir d'achat vers une américanisation galopante, autant culturelle que socio-économique.

François Ricard révèle aussi le vaste détournement du sens de l'indépendance au profit des classes montantes issues de la Révolution tranquille. Comment, après avoir réalisé leurs propres fins, elles sont tombées dans le lyrisme d'un pur désir de libération sans objet, avec un vague «goût du Québec».

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les luttes victorieuses de libération nationale d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud, qu'elles aient été armées ou pacifiques, se sont conclues selon des schémas pratiquement identiques. La plupart des peuples qui les ont entreprises devaient par la suite faire face à une baisse immédiate du niveau de vie et à une réduction des libertés, avant d'aspirer à une indépendance confortable. Entre-temps les nouveaux régimes s'affairaient au développement du patriotisme, le plus souvent par la participation d'équipes sportives à des compétitions internationales. Soit une trajectoire exactement à l'opposé de celle du présent gouvernement du Québec.

Dans le magazine *Actualité* de janvier 1975, donc près de deux ans avant l'accession au pouvoir du PQ, j'avais signé un article intitulé l'an I du sport québécois. C'était une modeste réplique sportive du fameux Budget de l'an I de Jacques Parizeau, qui cherchait selon le critère du contenu québécois à déterminer le visage sportif d'un Québec indépendant.

S'il avait fallu qu'un hasard inouï aligne mon profil de carrière sur celui de l'actuel ministre du Revenu, et qu'en 1976 je me retrouvais tentant de faire ingurgiter au

sport québécois les médecines distillées dans cet article, la révolution n'eût pas été loin. Des lecteurs, indignés ou favorables, me l'avaient promptement fait savoir. Et pourtant l'hypothèse émise, conforme au modèle des nouvelles nations, essayait à l'avance d'éviter certains écueils mentionnés par François Ricard, tels le rattrapage canadien, l'américanisation galopante et la libération sans objet.

La prise du pouvoir ne signifiant pas l'indépendance, il aurait donc été nécessaire, comme dans les autres domaines, de redéfinir les objectifs accessibles dans le cadre canadien.

Au hockey: redonner, par loi s'il le faut, la priorité à nos clubs professionnels sur les joueurs québécois; limiter l'utilisation de joueurs de l'extérieur, Canadiens ou étrangers; regrouper professionnels et amateurs au sein de la Fédération québécoise; certifier tous les entraîneurs d'élite; faire participer les équipes professionnelles et amateurs à des tournois internationaux, etc.

Au baseball: exiger des Expos la formation et l'utilisation de joueurs québécois, selon un calendrier établi: un après 5 ans, deux en 8 ans trois en 10 ans. Aujourd'hui, tout le monde sait que le club montréalais ne s'en serait pas porté plus mal...

Au football: exigences plus sévères à l'égard des Concordes; soutien d'un système de formation dans les universités et cégeps qui le désirent; diminution graduelle du nombre de joueurs américains, etc.

Autres sports: la récente politique québécoise de développement de l'excellence reprend, après un hiatus de sept ans, de nombreux objectifs poursuivis avec succès par Mission-Québec 76, qui étaient automatiquement prioritaires à l'époque, avec l'implantation d'un Institut des sports.

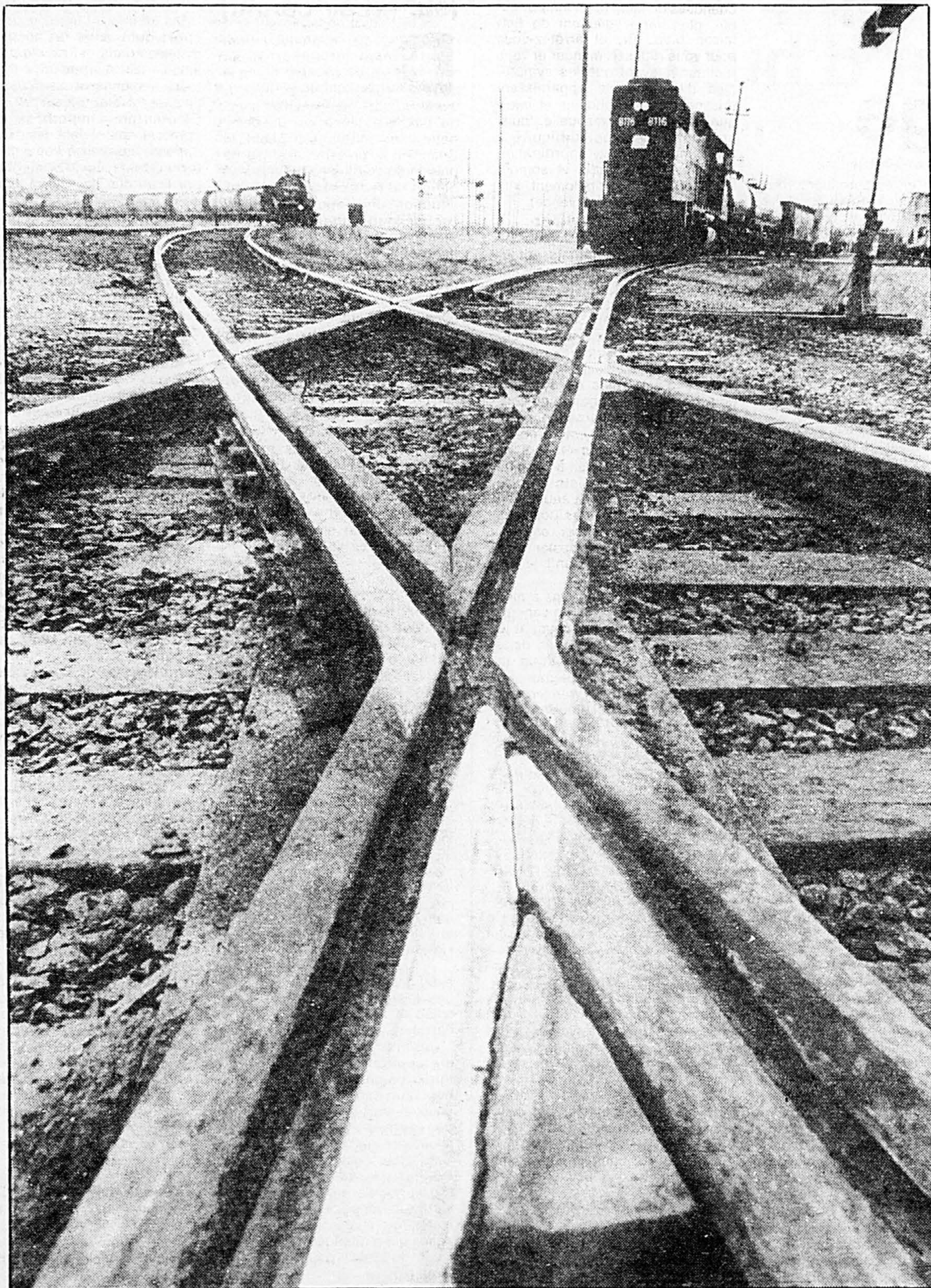
En avril 1975 j'étais invité par des «spécialistes» du sport du PQ à donner mon avis sur les possibilités d'aligner une équipe québécoise distincte aux Jeux olympiques de Montréal. Comme l'attitude prévisible du CIO garantissait un échec total, en guise de consolation je leur fis part de mes théories sur l'indépendantisme sportif. Après réflexion, l'un de mes interlocuteurs m'avisait qu'une telle approche pourrait être aussi valable pour les Canadiens anglais et, qu'en ce cas-là, elle n'avait aucun intérêt.

Rétrospectivement, sur fond de morosité ambiante, quel tort y aurait-il eu à promouvoir un projet d'indépendance sportive pouvant servir d'exemple au reste du Canada?



Pacifique ou National ?

C'est le grand X...



Vous dire où c'était serait vous conter une superbe menterie... car je n'ai aucune souvenance du «où» de la question quadripartite «où-quand-comment-pourquoi» de l'image légendée. Quant au «quand», c'était au cours d'un reportage dont j'ai oublié le «pourquoi», en cours de route vers quelque part sûrement parce qu'autrement, je vous le dis tout court, je serais resté bien tranquille chez moi! Mais je puis vous affirmer que c'était au Québec, dans une cour de triage quelconque appartenant au Canadien Pacifique ou bien au Canadien National, demandez à un résident de «cabousse», il va vous le dire tout de suite! Le «comment» implique des données techniques que vous imaginez mais que je vais vous dire pareil puisque je sens qu'il y a parmi vous quelques curieux (jaunes...). L'image n'a pas été prise au téléobjectif ni à l'objectif normal... si vous considérez le 24 mm comme un objectif anormal. Avouez en tout cas qu'il vous «spectacularise» la perspective, cet oeil copieusement glouton qui vous en donne à voir pour votre argent, de côté, de travers et de haut en bas! Et sa particularité crasse est de rendre tout le champ en clair et en net, même à une ouverture de diaphragme relativement grande. Quand je parle de diaphragme, j'espère que vous comprenez et que vous ne confondez pas avec autre chose... Bon. Maintenant, la question capitale qu'on peut se poser à propos d'une photo comme de n'importe quel geste est «Pourquoi?» Ben figurez-vous que je m'en fiche joyeusement et que ça n'entre vraiment pas dans mes préoccupations, en général et en particulier! Je suis comme ça: j'aime les gestes gratuits, instantanés et même injustifiables... pour le monde sérieux en tout cas! Tout au plus me dis-je, quand à l'occasion je me surprends à réfléchir, qu'il faudrait bien que ça impressionne un peu et quelqu'un quelque part, parce qu'autrement, je ferais peut-être mieux, et c'est pas sûr, de tresser des rameaux! Ici, j'ai joué à fond sur la notion qui veut que la ligne d'horizon ne coupe jamais l'image en deux; j'ai fait ma gémuflexion quotidienne et baissé la tête presque à ras du sol, comme le font les adeptes du Zen (ou, selon vos préférences religieuses, les disciples de Mahomet, les fidèles du Bouddha, les victimes du Baron Samedi ou les capitalistes adorateurs du Veau d'or). J'ai enfin vu à ce que les deux tiers de l'image soient accaparés par les rails... que je vous conjure de ne pas confondre avec les «Raillons-ixes»! Et bonnes photos, là!



LE MAIMONIDES HOSPITAL

Un bel exemple de solidarité et d'humanité

Depuis le temps que j'en entendais parler du Maimonides Hospital! On m'en faisait l'éloge de toutes parts, même si ce centre hospitalier de soins prolongés est majoritairement de langue anglaise. Oui, même des francophones m'en rebattaient les oreilles.

J'ai donc demandé à son directeur général, M. Louis J. Novick, de me le faire visiter. Déjà, dans l'accueil de M. Novick, percevait la chaleur humaine dans laquelle baigne cet établissement de 387 lits, dont 142 pour l'hébergement de personnes âgées.

Ne connaissant pas tous les centres hospitaliers de la province, je ne dirai pas qu'il est unique. Il est sûrement exceptionnel. D'abord, de par sa vocation provinciale: il est destiné à tous les Juifs âgés du Québec. Si la majorité d'entre eux parle anglais, presque tous sont restés fidèles à l'hébreu ou au yiddish. Certains usent encore de la langue de leur pays d'origine.

Ainsi j'ai rencontré une Juive de France, établie chez nous depuis 70 ans! Son français est parfait mais on sent que l'anglais est devenu sa langue d'usage.

La religion

Ce qui unit tout ce monde, c'est la religion. Tout au long de ma visite, c'est l'impression que j'ai ressentie. On me dira que la population âgée francophone et parfois anglophone est restée, elle aussi, fidèle au catholicisme. Mais notre religion d'antan était peut-être trop axée sur la pratique religieuse et pas assez sur la foi, l'espérance et la charité, ce que j'appellerais le côté mystique d'une croyance. Bien entendu, on trouve au Maimonides une synagogue, qui est «la maison» spirituelle de chacun.

Les persécutions ont appris aux Juifs à s'entraider. Maimonides possède 5 000 bénévoles qui travaillent pour ses bénéficiaires. Est-ce assez dire? Elles achètent les prothèses pour qui ne peut les payer; elles paient les frais d'exploitation du bus pour ceux qui peuvent sortir, soit 24 000 \$ par année; elles défraient le coût de la popote roulante pour une résidence adjacente réservée au Troisième Âge, paient les salaires de deux personnes qui voient, l'une aux activités récréatives, l'autre à l'hôpital de jour. Elles ont acheté six baignoires spéciales (17 000 \$ chacune) qui permettent de donner le bain des malades handicapés avec plus de facilité pour eux

et pour le personnel. Qui dit mieux?

Et le personnel?

Le personnel n'est pas nécessairement juif. Chaque étage a son médecin, toujours le même, hors le temps des vacances. «Il y a toujours un médecin présent dans l'hôpital, affirme M. Novick. Nous avons un psychiatre à temps plein qui s'occupe des nouveaux arrivés, de leur famille et aussi... devinez? des gens confus. Eh oui! Chose unique au Canada, l'hôpital de jour consacre quatre jours sur cinq aux personnes atteintes de confusion mentale.

La dignité

M. Novick insiste sur ce point: «Il faut garder à ceux qui sont ici leur dignité.» Ainsi, chaque chambre a sa propre salle de bain. Les interrupteurs électriques, les barres des armoires à vêtements ainsi que les fenêtres ont été placées au niveau des fauteuils roulants, ce qui diminue la dépendance des handicapés. Les activités sont nombreuses, quelques-unes créatrices: «La culture est une thérapie», dira avec justesse M. Novick. Chaque étage comporte une salle à manger: les repas deviennent ainsi des moments de rencontres et d'échanges.

Deux autres mesures ont été prises pour assurer la dignité des résidents. Ceux qui sont lucides participent à une réunion hebdomadaire de gestion. Ils peuvent critiquer, émettre des suggestions. C'est la première fois que j'entends dire que les bénéficiaires d'un établissement prennent part à sa gestion.

La seconde mesure, c'est la formation du personnel. «Il faut le traiter avec respect, affirme M. Novick. Ainsi, les employés seront portés à respecter les personnes âgées.»

Un autre point capital touche la dignité des résidents: depuis longtemps, ils réclament que les soins intimes leur soient administrés par une personne de leur sexe. Qu'en est-il au Maimonides? M. Novick répond: «Le Comité des malades et moi-même parlons dans le désert à ce sujet. Mais le comité d'admission sous-régional ne veut pas tenir compte de ce point. Il nous envoie, dans une unité de femmes, un homme pour combler le lit vacant. Et vice-versa. L'homme recevra les soins d'une femme et la femme les soins d'un homme. On ne peut demander à un préposé masculin de venir dans une autre unité, occasionnellement, pour une personne. Les conventions

collectives l'interdisent...» C'est le règne de la bureaucratie, sa domination sur l'humain.

Les coupures...

Les restrictions budgétaires, si elles ont été moins ressenties ici qu'ailleurs, peut-être, compte tenu des dons généreux faits à Maimonides, n'ont tout de même pas pu être comblées. «Il y a des Juifs pauvres et ils sont nombreux, souligne M. Novick. On a enlevé des postes-cadres. Loin de couper les postes de gens près des malades, on en a ajouté...»

Tolère-t-on les oiseaux, les poissons, à Maimonides? «Tout ce qui peut établir cette relation nécessaire d'amour est bon», affirme M. Novick. Il croit cette relation nécessaire autant à l'oiseau qu'à l'homme; si l'homme (ou la femme) meurt, l'oiseau mourra le plus souvent.

Et la contamination? Mon interlocuteur sourit: «Une des principales causes de contamination, ce sont les enfants. Ils vont à l'école, se transmettent des germes de maladie les uns aux autres. Ils ne sont pas nécessairement malades. Mais ils peuvent contaminer des êtres plus fragiles qu'eux. On ne va pas interdire l'hôpital aux enfants!»

Lucides et confus...

Je pose une question fort débattue à cet homme d'expérience: faut-il mêler les personnes lucides et les personnes mentalement confuses? Sa réponse: non. «On améliore pas ces dernières et on détériore les premières.» Cependant, il avoue que, par nécessité, il est obligé parfois de placer des gens dits séniles au même étage que d'autres qui ont gardé tout leur esprit. Il distingue aussi les types de confusion. Certaines personnes sont agressives, pénètrent dans la chambre des autres résidents; d'autres sont douces, silencieuses, effacées.

J'ai mentionné plusieurs causes du succès de Maimonides. Il faut en rajouter une autre: la personnalité de son directeur général, l'humanité dont il fait preuve, sa foi profonde.

Maimonides n'est pas seulement un établissement qui distribue des services de qualité; c'est aussi et surtout l'exemple de la solidarité d'une communauté. Il faut le reconnaître et s'incliner.

Chère Madame,

Je lis hebdomadairement votre chronique; je la trouve intéressante. Mais lorsque vous appuyez des personnes dans les foyers qui veulent un canari... Ça se réveille de bonne heure et ça commence à faire des trilles stridents, le matin. Car dans les foyers, il y a des personnes âgées qui ont le sommeil léger ou qui se réveillent de bonne heure et parfois, elles essaient de se rendormir; comment le pourraient-elles si le canari de la chambre voisine commence son récital matinal ou qu'une personne passe une nuit ou deux d'insomnie avec ce bruit de canari pour l'assommer davantage.

Naturellement, si vous dormez bien sur vos deux oreilles et que vous n'avez aucune difficulté à dormir, vous ne comprendrez pas grand-chose à mes propos. Et en plus, vous semblez être favorable à la présence des chiens, ça me semble le comble! N'oubliez pas que la majorité des gens âgés sont des gens nerveux.

Tous ces détails semblent échapper aux gens et à vous aussi.

À bon entendeur, salut.

A.P.
Montréal

Cher Monsieur,

Dans beaucoup de foyers, les chambres sont insonorisées; un canari ne chante, sauf erreur, que lorsqu'on enlève le capuchon qui recouvre sa cage la nuit et ses trilles ne sont pas aussi stridents que vous le croyez.

Si la présence d'un serin dérange un pensionnaire, il est facile de faire des arrangements pour l'éloigner de l'oiseau. Lors d'une partie de hockey télévisée, le bruit est beaucoup plus «dérangeant»!

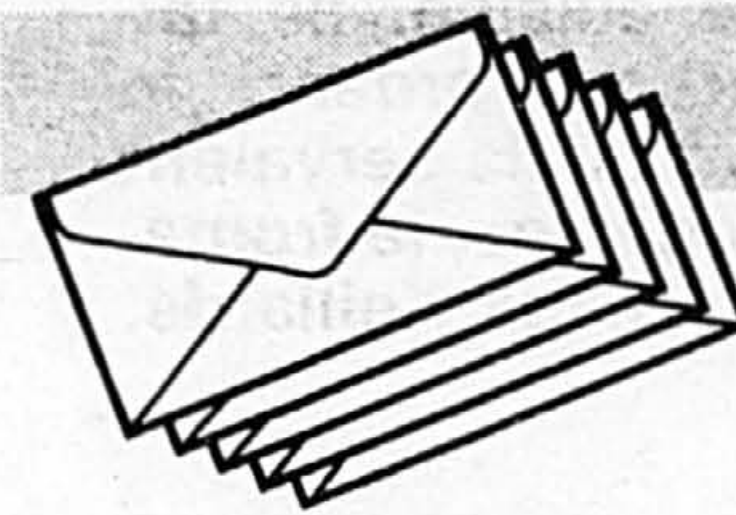
Je n'ai jamais dit que chaque bénéficiaire devait avoir qui son chien, qui son chat. J'ai seulement souligné qu'un centre d'accueil que je connais possède un chien qui loge à l'extérieur, dans les communs. Chacun est libre d'aller le voir ou de le promener; ou de l'ignorer.

J'ai rencontré une personne oeuvrant dans un centre d'accueil (je ne sais lequel) qui possède un chien et le laisse courir dans les corridors, ce qui m'a très surpris.

Jusqu'à maintenant, les centres d'accueil qui ont acquis un serin, à titre expérimental, et l'ont placé au bout d'un corridor n'ont pas eu de plaintes mais plutôt des demandes des autres étages qui veulent avoir, eux aussi, «leur» serin.

Je crois comprendre que vous souffrez d'insomnie. Si vous habitez un quartier où il y a un peu de verdure, vous devez souffrir, le matin, du chant de multiples oiseaux qui n'attendent même pas le lever du soleil pour lancer leur piou, piou...

LE COURRIER



On adresse le courrier à
Claire Dutrisac
La Presse — PLUS
44 ouest, rue Sainte-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

L'été, avec les fenêtres ouvertes, et même l'hiver, on les entend très bien. Mais on ne pense pas pour autant à les supprimer. Je vous plains de souffrir d'insomnie mais je pense aussi à ces femmes qui s'éloient doucement, dans un milieu très aseptisé, parce qu'on leur a enlevé leur ami, cette présence quotidienne qui fait chaud au cœur. Ce n'était qu'un petit oiseau que les autres pensionnaires écoutaient avec ravissement.

En juin 1983, je demandais de prendre ma pension au régime des enseignants. J'avais 53 ans. Dans ledit régime, il est possible de prendre sa retraite après 50 ans (femme) et 55 ans (homme). Je trouve que ce régime perpétue une discrimination basée sur le sexe.

À la Commission des droits de la personne, au Cabinet du président (conseil du trésor), au Cabinet du ministre de la Justice et à la Commission administrative du régime de retraite, tous m'ont donné raison quant à cette discrimination. (...) Depuis décembre 1982, nous attendons les règlements de l'abrogation de l'article 90 de la loi 86.

Ce régime de retraite est fermé depuis 1973. Il s'adresse à de moins en moins de personnes. Des hommes prenant leur retraite entre 50 et 55 ans, il y en a très peu. En juin 1983, nous aurions été trois ou quatre. Prendre ma retraite ne coûte pas un sou au gouvernement et permet à une autre personne de travailler. Je gagne 40 000 \$ par année. À la retraite, je recevrais 20 000 \$. L'autre 20 000 \$ servirait à engager un jeune professeur.

Le régime de retraite des enseignants et le conseil du trésor m'ont écrit qu'ils envisageraient de mettre le droit à la pension à 55 ans pour tous. C'est remplacer une discrimination sexuelle par une injuste. Augmenter les cotisations serait une solution, car les montants payés nous sont remboursés dès la première année de la retraite.

A.M.
Montréal

Cher Monsieur,

Votre raisonnement me paraît bon. Aussi, je ne comprends pas que l'on n'abroge pas plus vite un règlement absurde, à une époque où sévit un si grand chômage.

N'étant ni actuaire, ni économiste, j'ignore si la solution que vous envisagez serait peu ou pas coûteuse pour le gouvernement. À moins que vous n'ayez d'autres revenus, vous subirez une baisse de revenus importante... à une époque où l'argent se détériore vite! Il faut bien y penser... Je suppose que vous avez tout pesé. J'espère que vos efforts aboutiront à un résultat satisfaisant.

La cuisine au barbecue est sans âge. Chez les anciens Grecs on ne connaissait guère que cette cuisine. Ils faisaient cuire sur des charbons ardents le boeuf, le porc et le mouton qu'ils servaient aux jeunes hommes. Les légumes, le fromage et les figues étaient servis aux vieillards.

CUISINER

Pol Martin



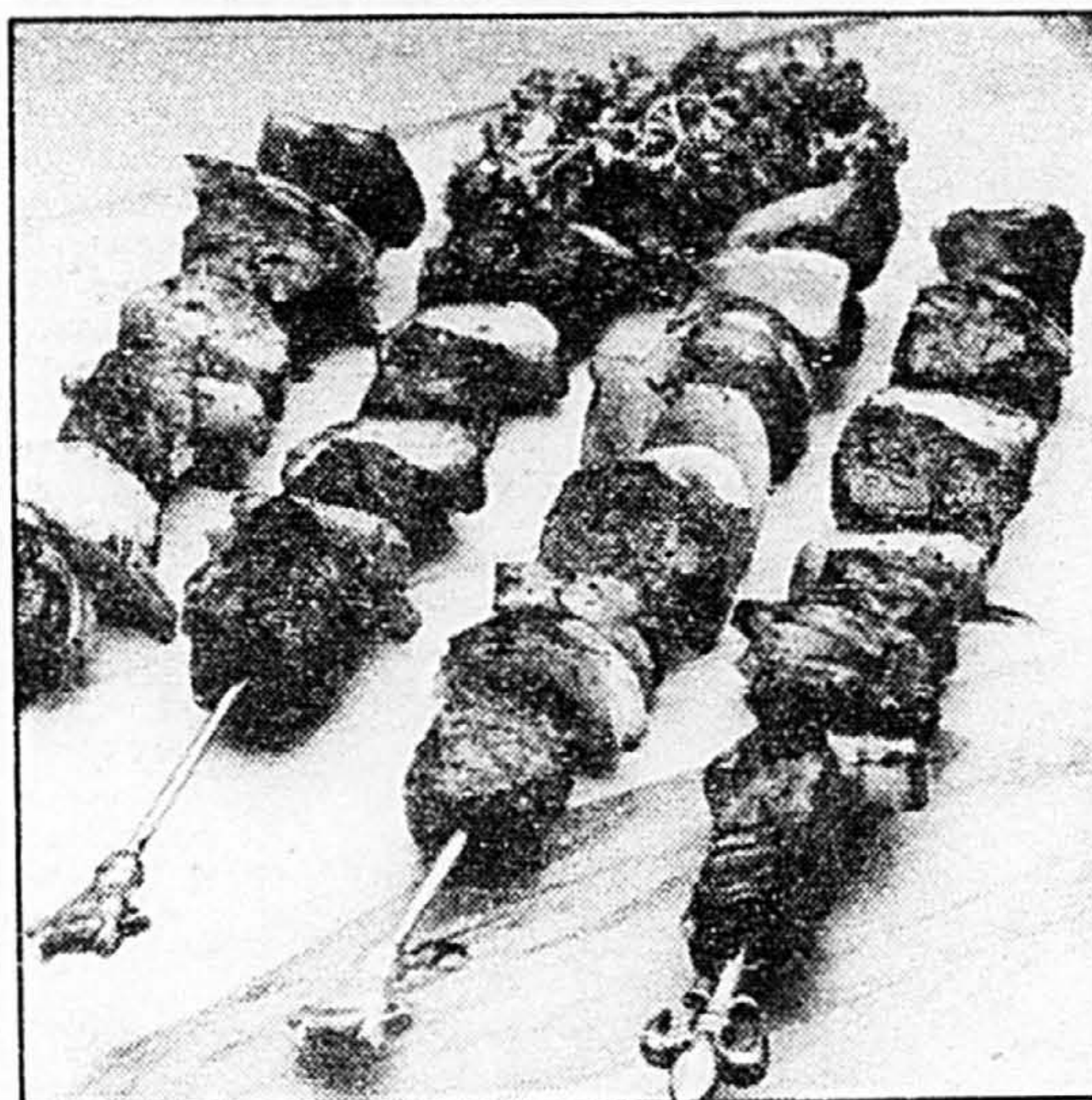
Trempelette d'avocat, brochettes de boeuf, salade de melon et de raisin

1. Trempelette d'avocat

(pour 4 personnes)

2	avocats mûrs
50 mL	(¼ tasse) de yogourt
15 mL	(1 c. à soupe) de persil haché
15 mL	(1 c. à soupe) d'oignon vert haché
1	tomate pelée et hachée
5 mL	(1 c. à thé) de fenouil haché
1	gousse d'ail, écrasée et hachée
	quelques gouttes de sauce Tabasco
	jus de citron
	sel et poivre

- 1) Mettre la chair d'avocat dans un blender; mélanger pendant 1 minute.
- 2) Ajouter les tomates; mettre en purée pendant 30 secondes.
- 3) Verser la purée dans un bol. Ajouter tous les autres ingrédients; bien assaisonner et mélanger le tout.
- 4) Servir avec des légumes coupés en julienne ou des tacos.



2. Brochettes de boeuf

(pour 4 personnes)

680 g	(1½ livre) de boeuf dans la ronde, coupé en cubes
¼	concombre anglais, coupé en rondelles
1	piment vert coupé en dés
1	oignon rouge coupé en 8
1	piment rouge coupé en dés
30 mL	(2 c. à soupe) de miel
15 mL	(1 c. à soupe) de sauce soya
30 mL	(2 c. à soupe) d'huile
	jus d'1 citron
	graines de céleri
	quelques gouttes de sauce Tabasco
	sel et poivre

- 1) Mettre dans un bol le miel, la sauce soya, le jus de citron, les graines de céleri, l'huile et la sauce Tabasco; bien mélanger.
- 2) Mettre la viande dans un bol. Verser le mélange sur la viande; faire mariner 8 à 10 minutes.
- 3) Mettre les piments dans une petite casserole contenant de l'eau bouillante salée et les faire cuire pendant 3 minutes.
- 4) Placer la casserole sous l'eau froide et laisser refroidir les piments.
- 5) Bien déguster les piments.



- 6) Enfiler sur des brochettes, en alternant, un concombre, un morceau de viande, de piment et d'oignon. Remplir complètement les brochettes.
- 7) Badigeonner les brochettes avec le reste de la marinade. Faire cuire au barbecue 4 minutes de chaque côté.
- 8) Servir avec des pommes de terre au four ou des chips.

3. Salade de melon et de raisins

(pour 4 personnes)

½	cantaloup en sections
½	melon Honey Dew
227 g	(½ livre) de raisins noirs
30 mL	(2 c. à soupe) de Cointreau (facultatif)
50 mL	(¼ tasse) d'amandes effilées
30 mL	(2 c. à soupe) de sucre
	jus de 1 orange
	jus de 1 citron

- 1) Retirer les pépins du melon et couper la chair en cubes.
- 2) Placer les cubes dans un bol. Ajouter le sucre, le jus d'orange, le jus de citron et le Cointreau; bien mélanger.
- 3) Couper les raisins en deux et retirer les pépins. Note: Si vous utilisez des raisins sans pépins, les laisser entiers.
- 4) Ajouter les raisins au reste des ingrédients. Parsemer le tout d'amandes effilées.
- 5) Servir avec des sections de cantaloup.



Aux Éditions La Presse

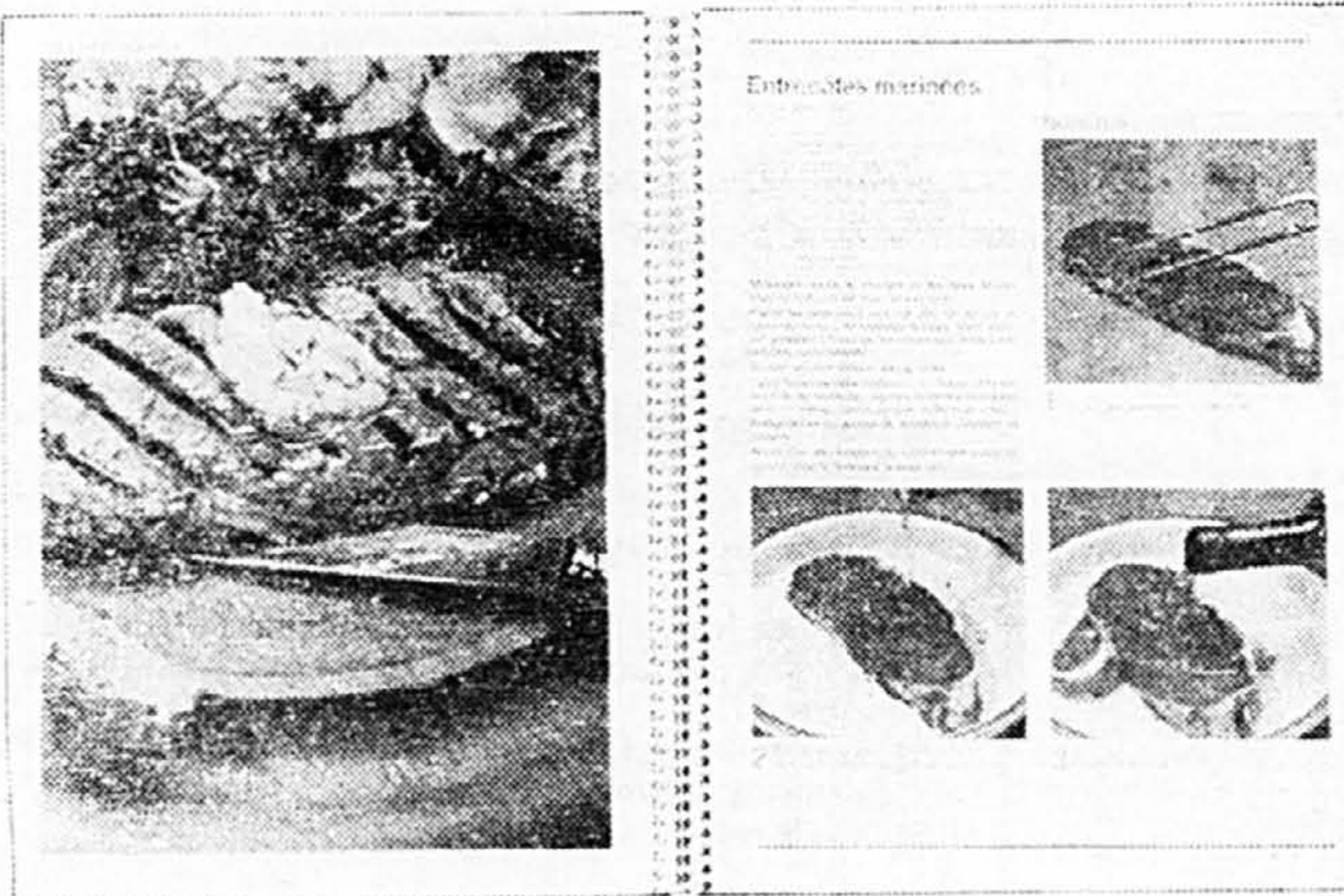


LA CUISINE D'ÉTÉ

POL MARTIN

Quelque 160 recettes
comprenant des mets savoureux
à préparer sur le barbecue,
des plats d'accompagnement et des desserts,
ainsi que de nombreux conseils pratiques
sur ce mode de cuisson;
voilà ce que nous présente Pol Martin dans
La cuisine d'été.

160 pages en couleurs/Reliure spirale



LA CUISSON AU BARBECUE

La cuisson au barbecue est relativement facile à la condition d'être bien organisé et de prendre certaines précautions. Que ce soit en banlieue, à la campagne ou même en ville, toute personne disposant d'un coin de jardin peut se fabriquer un barbecue. L'important est de lui donner une base solide, en pierre ou en brique; éviter les plaques d'ardoise car elles fendent sous l'effet de la chaleur et risquent de causer un accident. Il faut également s'assurer qu'il n'y a pas d'arbres à proximité.



Une façon
simple
et agréable
de profiter
des beaux jours.

EN VENTE PARTOUT

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION.

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE Service rapide et efficace 285-6984

Economisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTER CARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

Membre de
l'Association
des éditeurs
canadiens

BON DE COMMANDE

- Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «La cuisine d'été» au prix de 17,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et manutention.
- Je suis abonné à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «La cuisine d'été» au prix de 14,35\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et manutention.
- No d'abonné(e).....
- IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse Ltée. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.
- M/ Card No.....
- Visa No.....

A retourner aux:
Éditions La Presse Ltée
7, rue St-Jacques
Montréal, Québec, H2Y 1K9

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE.....
PROVINCE.....
CODE POSTAL..... TÉL.....

Montant ci-joint.....